

Simon Juillet

Caractères

Un funambulesque pas de deux

Collages

Christiane Léaud



Éditions du
PRISME DROIT

Simon Juillet

Caractères

Un funambulesque pas de deux

Collages

Christiane Léaud

Caractères

Dépôt légal: mai 2022

ISBN 978-2-925071-00-10

« Sans l'appui d'un personnage,
un écrivain reste aveugle et sourd :
il ne sait ni regarder ni écouter le monde. »

Érik Orsenna

Cochons
Voyage au pays du vivant

Caractères

Un funambulesque pas de deux

Les 40 textes et les 40 collages qui composent *Caractères* ont été produits pour aller ensemble. Sous la forme de courts récits, les textes mettent en scène des personnages définis chacun selon un certain tempérament: altruiste, dilettante, funambule, etc. Bien qu'ils aient adopté les mêmes titres que ceux des textes, les collages n'en constituent nullement les illustrations; pas même des représentations. Autonomes, ils procèdent du même esprit et empruntent des chemins créatifs similaires quoique distincts. Ainsi va le jeu des correspondances suivant un étonnant pas de deux.

Caractères? Ils sont à prendre dans le double sens de signes typographiques ou calligraphiques et de traits distinctifs propres à des personnes. Classés par ordre

alphabétique de A jusqu'à Z, les récits proposent une suite d'aventures et de mésaventures romanesques qu'accompagne en bonne intelligence un défilé de figures abstraites, leur alter ego: exemplaire complémentarité de la fiction littéraire et de l'invention visuelle. Le ton qui domine récits et collages laisse jaillir les éclats de la fantaisie, de la légèreté, voire d'une certaine désinvolture mais n'exclut pas par des signes de gravité.

Ainsi les *Caractères* présentés ici se démarquent résolument des *Caractères* de leur illustre prédécesseur Jean de La Bruyère (1645-1696), lui-même inspiré par le philosophe grec Théophraste (III^e siècle av. J.-C.). Le moraliste du XVII^e siècle français ne se prive pas d'épingler les travers de ses contemporains: l'orgueilleux, le pingre, le vaniteux... Il se conforme à l'esprit de son temps que partagent avec lui ses célèbres confrères: Molière (*L'Avare*, *le Misanthrope*, *Tartuffe*...), Racine (*les Plaideurs*), Corneille (*le menteur*), La Fontaine (Fables: *Le Lièvre et la tortue*, *La Cigale et la fourmi*...), Boileau (*Satires*), La Rochefoucauld (*Maximes*), Bossuet (*Sermons*), Descartes (*Traité des passions*). Pour ne nommer que ceux-là.

LES JEUX DE L'HUMOUR ET DU HASARD

Les propos que soutiennent aujourd'hui les brèves histoires et les collages regroupés sous le titre *Caractères* tirent leur originalité et leur pertinence d'autres principes que ceux de l'ordre du reproche ou de la dénonciation. Ils ne sont pas non plus animés d'un quelconque souci de rectitude ou de perfection morale. Au contraire, les actions et les postures qui se déploient dans les fictions tant

littéraires que visuelles se situent hors des conventions de la bonne conduite ou de la bienséance : elles sont amORAles. Mais surtout elles répondent à des conceptions artistiques actuelles fondées sur la perception d'un monde éclaté, disparate, violent, inéquitable, conflictuel. Dans un tel monde, celles et ceux qui manifestent leur différence s'exposent à être discrètement mais fermement marginalisés, ostracisés, exclus. Plutôt que de déplorer au premier degré un tel état des choses, le mode de traitement choisi ici est celui de l'humour.

Voici donc des mots et voici des images.

De chaque texte émerge un portrait construit par touches successives. Bien plus que la simple énumération de ses défauts et de ses qualités, elles constituent la représentation de la complexité de chaque caractère et, par là, établissent sa singularité de personnage justifiant que l'on puisse le trouver émouvant, retors, drôle, cruel, imprévisible...

Chaque collage rassemble des fragments dont la juxtaposition invite à une lecture narrative classique avec un début, un milieu et une fin. Le regard peut alors avantageusement embrasser les failles, les ruptures, les césures, goûter ainsi l'apparent désordre de la composition, la disparité des motifs, les effets de contraste entre les papiers et les encres, interroger la richesse des taches de couleur et la sobriété des lignes rectilignes ou ondulées.

Dans les deux cas, il s'agit d'écritures : elles se superposent, s'interpellent, dialoguent, vont de concert, s'affrontent... Faits de rapiécages (saynètes dramatiques, descriptions, confessions...) les textes renvoient aux collages et à leur agencement d'éléments variés (calligraphies inventées,

motifs de tapisserie, figures géométriques...). Les compositions narratives et visuelles rappellent l'habit d'un arlequin : les mouvements qui plissent ses étoffes et les agitent laissent bâiller accrocs et déchirures donnant ainsi libre cours aux jeux de l'humour et du hasard.

MARIAGE DE LA LITTÉRATURE ET DES ARTS VISUELS

Les caractères calligraphiques constituent à la fois la trame de fond des collages et des clins d'œil plus discrets dissimulés çà et là dans des zones souvent inattendues. Ils surimposent les signes d'une écriture plastique au discours global de la composition où dominent les collages de pièces de papier découpées ou déchirées (papiers japonais, papiers d'emballage, retailles de reliure...). À cette multiplicité de matériaux mis au service des créations visuelles répondent, dans les récits, une multiplicité équivalente de formes littéraires (interpellations, dialogues, narrations chronologiques, monologues) que ponctuent souvent des points de suspension. Ceux-ci laissent le soin aux lecteurs de deviner les prolongements possibles du récit avant d'en connaître la suite. Ils font écho aux espaces vides, clés des énigmatiques figures abstraites des collages. Dans tous les cas, ces procédés répondent au souci de dégager chaque fois des sortes de temps arrêté doublées d'interstices libres ménageant ainsi une ouverture offerte et disponible à quiconque voudrait y prendre place. Généreuse perspective ! Mariage singulier de la littérature et des arts visuels !

À L'ENSEIGNE DU FANTASQUE

L'Amoureux, l'Assidu, la Conciliatrice, le Consciencieux, la Distraite, l'Insouciant, la Militante, la Patineuse... Les caractères humains sont innombrables. En voici juste 40. Encore ne répondent-ils même pas tous à la définition stricte du mot caractère. Il suffit de mettre cette liberté d'interprétation au compte des licences littéraires. Inutile d'ergoter davantage.

Voici donc 40 personnages et quelques-uns de leurs faire-valoir. Voici leurs portraits. Ils se limitent à leurs traits essentiels. Portrait: c'est d'ailleurs exclusivement le format des collages.

Les personnages: s'ils se prêtent au régime d'une écriture, ils n'en vivent pas moins leur vie propre. On les soupçonnerait de s'évader des pages où les confine le récit de leurs aventures pour trouver refuge et se cacher dans les collages. Ils y emprunteraient l'étonnante physionomie que renvoient d'eux les tableaux. Mais, mieux encore, ils pourraient s'envoler et gagner la ville d'un pays réel ou imaginaire à l'exemple du Funambule, de la Somnambule et de quelques autres...

Eh oui, récits et collages logent leurs héroïnes et leurs héros à l'enseigne du fantasque! Une fois encore, ils s'inscrivent dans les registres de la dualité. Rien ne manque pour que les caractères soient ceux de personnes réelles, mais tout peut laisser croire aussi que ces personnes soient fictives. Il en va de même des lieux où elles évoluent. Par exemple, tout le monde a croisé un vantard, un fabulateur,

un illusionniste, des analphabètes, un touche-à-tout. Mais presque personne ne les imagine dotés d'une virtuosité proche de la magie.

Qu'ils soient de chair ou de colle et de papier, 40 personnages choisis pour leur légèreté, mais aussi pour leur gravité sous leur air parfois frivole et leur déguisement fantasque, vous invitent à partager leurs multiples appartenances et à arpenter à leur suite des lieux qu'il ne tient qu'à vous de rendre familiers. Telle est la condition pour que surgissent et que vous en soyez les témoins des phénomènes et des individus auxquels seul l'art confère des *caractères* sinon vrais du moins vraisemblables selon les caprices d'un funambulesque pas de deux.

■

▪ L'ALTRUISTE ▪

Altruiste. Je suis altruiste comme d'autres sont « troisième violon » ou « antépénultième de cordée ». Non que je dénigre la musique ou que m'effarouche l'appel des cimes. Non. Moi, j'aime les autres. J'aime surtout celles et ceux qui sont laissés pour compte, celles et ceux qui ne comptent pas, celles et ceux qui ne comptent plus, celles et ceux qui ne comptent plus... que sur moi.

Altruiste. Je sais bien que cette profession n'existe pas. Autant parler plutôt d'un caractère. Mieux : d'une nature. Altruiste : c'est ma nature. Voilà. D'autres que moi assument d'autres vocations et s'illustrent comme accordéoniste, épicurienne, flâneuse, prévisionniste, critique d'art...

Ne me demandez pas pourquoi j'aime secourir les gens en détresse, en disgrâce... Mais attention, moins que de l'héroïsme, mon altruisme tient de l'égoïsme : mon moindre défaut, je l'avoue. Peu importe, non ? Tout ce que je veux dire c'est que je ne peux résister au désir de venir en aide



L'Altruiste

à quiconque en éprouve le besoin. Vous me croiserez donc dehors, dans la rue, auprès de sans-abris, de loqueteux, de mendiants... Je les trouve ivres, drogués, affalés sur le trottoir. Ne me demandez pas pourquoi je donne le coup de téléphone qui leur offrira un refuge, une chambre d'hôpital, une nuit dans un asile, à la rigueur une cellule dans un poste de police, un ou plusieurs repas...

Je connais toutes les ressources disponibles, je sais comment les solliciter et les mobiliser.

Pourquoi secourir tous ces gens? Je n'en sais rien. Je me dis simplement que je suis « comme ça ».

L'autre soir, j'ai vu à la télévision des images de la réunion des personnalités les plus riches du monde. J'y ai reconnu les visages de certains des clochards que j'ai secourus. Aucun n'a évoqué l'idée de venir en aide aux plus démunis de la planète, pas plus qu'aux malheureux de son pays et pas davantage aux pauvres de sa ville ni même de ceux de son quartier. J'en ai conclu qu'ils ne sont pas altruistes. J'ai donc toutes les raisons de ne redouter aucune concurrence.

■



L'Amoureux

▪ L'AMOUREUX ▪

— Pourquoi est-ce que je vous regarde ainsi?

— Quoi! C'est vous qui posez la question?

— Considérez seulement que je me pose la question.

— Mais c'est moi qui voudrais bien savoir pourquoi.

— Je ne sais pas. Je vous regarde parce que j'ai envie de vous regarder.

— C'est tout?

— Non. Je vous regarde parce que je ne peux m'empêcher de vous regarder.

— Et vous allez vous arrêter bientôt?

— Je suis fasciné par vous, par la manière dont vous posez votre menton sur votre main...

— Avez-vous fini?

— Est-il interdit de vous regarder?

— Vous savez bien que tout dépend de votre regard. Dois-je préciser: de l'insistance de votre regard?

— Bon. Très bien. Je n'insiste pas. Je n'insiste plus. Je vous prie de m'excuser.

— Merci. Vous voulez ajouter un mot ou deux...

— Je rêvais. J'imaginai...

— Vous imaginiez...

— Ce n'est pas ce que vous auriez pu croire...

— Croire? Croire quoi?

— J'aurais bien du mal à expliquer. Mais peut-être que...

— Allez. Dites.

— Si nous prenions un café ou quelque chose... Je connais un endroit, pas loin d'ici qui ...

— Non. Je vous remercie.

— Ou alors... Pardonnez-moi de ...

— Vous hésitez.

— Nous pourrions faire quelques pas ensemble...

— Vous voulez me faire marcher.

— Oui.

— Je plaisantais.

— Moi, non.

—Vraiment?

— Oui.

— Oui ou non.

- Oui et non.
- Il faudrait savoir. Vous semblez marcher sur une corde raide. Seriez-vous funambule?
- Ne prenez pas mon invitation pour ce qu'elle n'est pas.
- Je vous écoute. Continuez...
- En marchant avec moi vous pourriez comprendre...
- Comprendre...
- Ce n'est pas le bon verbe...
- Reprenez-le.
- Peut-être que mes intentions seraient plus claires...
- Vos intentions... Seraient-elles si mauvaises?
- Pas du tout.
- Alors pourquoi leur accorder de l'importance?
- En effet, pourquoi? Je résume. Si vous ne voulez pas prendre un café avec moi, si vous ne voulez pas faire quelques pas avec moi, accepteriez-vous de m'accorder un moment?
- Juste un moment?
- Un bref moment, oui.
- Ce que vous avez à me déclarer doit être aussi concis qu'urgent?
- Vous jugerez.
- Combien de temps m'accordez-vous?
- Comme convenu

— Ma vie entière, alors!

— Mais c'est beaucoup trop!

— Je ne crois pas, la vie est si courte!

■

▪ L'ANALPHABÈTE ▪

Certains prétendent que les dictionnaires sont faits pour les gens qui prennent les mots au pied de la lettre. D'autres pensent qu'ils existent pour ceux qui n'ont de lettres que celles de l'alphabet. Ils oublient de compter ceux qui cultivent les mots d'esprit et qui vivent souvent en bonne intelligence avec les mots d'amour, les métaphores et les euphémismes.

D'autres encore estiment que les dictionnaires sont conçus pour les individualistes qui se mouchent du pied. Ils n'en retiennent que les gros mots.

Les plus stricts jugent que les dictionnaires s'érigent en gardien de l'ordre; l'ordre alphabétique, bien entendu. À moins qu'il ne s'agisse d'un autre ordre... Mais lequel? S'ils souscrivent à l'ordre des mots, ils ne s'effrayent pas des mots d'ordre qui conduisent à d'autres obéissances... Mais basta! Car c'est évidemment manquer de jugement que de ne pas tenir compte des mots courts, des mots alambiqués,



L'Analphabète

des mots sonores, des mots tambours, des onomatopées, des mots fatras, des mots incassables, incasables, inclassables et déclassés... Il n'y a rien à dire au sujet de celles et de ceux qui ne voient dans ces hiérarchies qu'analphabeties ou analphabétises...

Rien à dire? Si: les uns et les autres ne prêtent guère attention, par exemple, aux atlas et aux encyclopédies; encore moins aux index, aux glossaires, aux lexiques, aux répertoires voire aux compendiums profanes ou savants. D'ailleurs, ils ne s'embarrassent pas non plus des mots-valises, des mots croisés, des mots oiseaux-voyageurs, des mots composés, des trains de mots, des mots traduits mot à mot... Dommage! Désorientés, ils ne savent quelle direction emprunter redoutant le sens qu'indiquent les mots quand ils s'égarerent ou s'émancipent hors des pages du dictionnaire.





L'Assidu

▪ L'ASSIDU ▪

L'assiduité est une vertu. Petite, mais vertu quand même. Petite? Grande? Consultez l'échelle.

Placée avant le premier barreau, la politesse ne compte pas: rivée au sol, elle va de soi et par ses propres moyens; au-delà du sommet, vertu des vertus, l'amour aussi est hors-jeu: il plane bien au-dessus du dernier échelon et au-dessus du ciel même, quelque part au milieu des dieux. Reines du tableau, se disputant les barreaux d'honneur, rivalisent la générosité, la justice, la miséricorde... Nobles vertus!

Et l'assiduité alors? Où peut-elle se nicher? Hors de l'échelle des vertus, elle chemine de pair avec la ponctualité et la courtoisie, ses compagnes d'infortune parmi les distinctions négligées.

Que dire dès lors des qualités de l'assidu? À son sujet, faute de définition stricte, certains parleraient de constance; d'autres de fidélité; d'autres encore risqueraient persévérance

ou obstination; les plus doctes se gausseraient de sa ténacité et les plus fanatiques de son acharnement. Tous ignorent ou feignent d'ignorer que l'assidu réunit sur sa personne toutes ces demi-vertus.

L'assidu... Sa discrétion et sa modestie rappellent les frous-frous de la violette. Cette fleur, si elle était dotée soudain de la parole, il faudrait prêter l'oreille pour l'entendre murmurer la devise de l'assidu: «Toujours là».



▪ LE CHARME ▪

Le charme... Mais ce n'est pas un personnage! Bien sûr. Tout le monde le sait bien. Pourtant, son attrait qui se confond avec l'attirance qu'il provoque est irrésistible au point de le considérer non comme un phénomène mais comme un prodige. Et pourquoi ne pas l'imaginer comme une incarnation dotée de pouvoirs non visibles, muets, inexplicables mais manifestes?

D'abord, à en croire les philosophes, le charme n'a pas de genre. Ou plutôt il les cumule tous... Bon, assez de sagesse! Alors, quoi d'autre? Ouvrez les yeux.

Regardez-là, elle, là-bas, au fond de la scène. Que diriez-vous d'elle? Vous l'observez un instant et... Eh oui, vous balbutiez parce qu'elle vous surprend non par sa beauté ou sa sveltesse, mais par un *je-ne-sais-quoi*. Vous ne sauriez mieux dire. Très bien.

Et lui alors au premier plan? Lui, eh bien, lui, après un moment, vous jugez qu'il émane de lui non une grande force ou un raffinement particulier, mais comme le tremblé



Le Charme

d'une feuille au vent. Quoi donc au juste? Faute d'être plus précis vous risquez: «Un *presque-rien*.» Soit.

Elle. Elle ne marche pas, elle glisse... Pour un peu, vous jureriez qu'elle flotte au-dessus du sol.

Lui. Lui se retourne, foulée longue et souple, il presse le pas et, à n'en pas croire vos yeux, il décolle.

Dans ce ballet quasi aérien, qu'est-ce qui le retient de s'élancer vers elle? Un *quelque chose*. Mais quoi? Un voile peut-être imaginaire mais au moins aussi subtil que la fragrance d'un parfum qui ne serait pas capiteux... Vous vous égarez.

Et elle pendant ce temps? Elle songe au regret qu'elle aurait si... Si rien ne survenait, si tout disparaissait, si *quelque chose* n'avait pas lieu: l'instant à saisir, leur rencontre (sa coïncidence), l'irrésistible attraction... Grands jetés, arabesques, voltes et virevoltes, cabrioles: le grand jeu.

Lui, qu'est-ce donc encore qui l'arrête? Rien sinon cet indéfinissable *rien*. Il tourne. Il s'avance. Se retire. Hésite. Revient. Chats. Entrechats...

Elle a compris la première que ce qui l'attire vers lui c'est le charme. Quoi d'autre? Qui d'autre?

Il se rend compte, à son tour, que c'est bien le charme qui va et vient entre eux. Les mots lui manqueraient-ils pour lui révéler ce qui se soustrait encore chez lui à toute explication?

Le charme, justement. Le voilà qui intercède. Que se passe-t-il alors?

Lui interrompt son élan vers elle: «Que désirez-vous? semble-t-il lui demander.

— Tout, lui répond-elle d'un hochement de tête.

— Qu'attendez-vous de moi? Ses mains se font éloquentes.

— Rien, naturellement, lui assurent ses yeux mi-clos.

— Alors tout est possible, déclarent ses bras et ses jambes au garde-à-vous.

— Je ne veux pas en douter.» Et la voici contre lui.

Discret, le charme ne revendique aucun mérite.

Elle, au contraire, si elle pouvait parler, évoquerait des truchements célestes pour justifier la grâce de leur pas de deux si seulement elle n'avait pas aussi mal aux chevilles...

Elle et Lui seront soulagés, tout à l'heure, quand ils salueront le public qu'ils auront charmé.

■

▪ LA CONCILIATRICE ▪

Elle s'immisce dans la moindre discussion un peu vive. Elle y décèle certes des signes de conflit. Rien de plus urgent pour elle alors que d'éradiquer les tensions. Elle plante aussitôt des drapeaux blancs. Pas toujours symboliques d'ailleurs puisqu'elle intervient en personne. C'est ainsi: elle ne tolère pas les disputes, seraient-elles aussi bénignes que des divergences à propos des saveurs de fromages ou des couleurs du temps qu'il fait. Elle rabote la moindre aspérité verbale qui accidenterait l'énoncé d'une opinion un peu aiguë; elle n'a de cesse que tout propos clisse, plisse, glisse sous des paroles étales, planes, pâles.

Elle voue une aversion (qui ne dit pas son nom) aux idées tranchées. Elle joue dans la gamme des demi-mesures. Elle favorise l'impératif du juste milieu, professe l'art du compromis et, satisfaite et tranquille, s'amuse des compromissions et de leurs dangers. Elle se défend de les tenir pour négligeables: «Je les redoute, souffle-t-elle, à moi de les tenir en respect.»



La Conciliatrice

«Je loge, assure-t-elle, à l'enseigne d'un monde beau et riche de sa complexité.» Il est fort complexe, en effet. Est-il pour autant exempt d'incompatibilités, de contradictions en foule et de contrariétés en nombre incalculable? Devant ces questions, la conciliatrice consent à déclarer: «L'observer exige de constater qu'un tel monde est agité par de perpétuelles tempêtes de vérités: tempêtes d'ampleur océanique. Il ploie écrasé sous des montagnes de vrai.»

À la question suivante: «Quel est le contraire d'une vérité?» La conciliatrice pourrait répondre: «Une vérité contraire!» Mais elle n'ose pas. Car alors il lui faudrait admettre que, l'une et l'autre, pour légitimes qu'elles se revendiqueraient, sont inconciliables. Buter sur ce pic l'empêcherait de mener à bien sa vocation de conciliatrice, soit de s'efforcer de faire cohabiter le rouge et le noir, l'eau et le feu, le loup et l'agneau... Bref de contribuer à l'avènement de temps messianiques...

La conciliatrice s'obstine: «Je ne m'embarrasse ni d'illusions ni de rhétorique.» Tout accord n'est pas souhaitable quand les conditions ne s'y prêtent pas. Le courage alors impose de prendre parti. Sans concession. Toute autre posture serait lâcheté. Elle s'en doute bien. «Je me frotte assez à des propagandistes sourds à tout argument pour le savoir. Si je me tais à leur sujet, je ne désarme pourtant pas.» Son silence atteste-t-il de la hauteur de son point de vue?

Face aux inflexibles vérités, des plus pures aux plus terre à terre, la conciliatrice ne craint pas de passer par les nuages. Ange, elle fait confiance à ses ailes.

■



Le Conscientieux

▪ LE CONSCIENCIEUX ▪

Il s'applique. C'est fou. Il s'applique comme un fou. Et après, il vérifie si... Il contrôle si par hasard... Il examine si d'aventure la terre ne serait plus ronde... Ou bien si elle aurait décidé de ne plus tourner sur elle-même... Elle est si surprenante, la terre!

Pour Calixte, pas de précaution superflue! Il admet sans sourciller que tout le monde cherche le bonheur mais doute qu'il existe... Il importe donc pour lui de s'assurer de sa réalité pour peu qu'elle soit tangible ou décelable à quelques signes probants... Le bonheur, il craint de ne savoir qu'en faire... s'il surgit jamais. «Encore, avoue-t-il, bon prince, à Anaïs, qu'il ait déjà dans sa vie traversé des moments de bonheur.» Elle est soulagée d'apprendre cette nouvelle. «Mais ça n'a pas duré», conclut-il, fataliste.

Et le voilà qu'il reprend la tâche sur laquelle depuis longtemps il s'acharne et qu'il a un instant suspendue. Il s'applique à l'exécuter avec un soin intransigeant. Il perd

ainsi de vue les joies, aussi passagères soient-elles, qui accompagnent le travail et surtout le travail bien fait. Forcément. Conformiste et méticuleux à l'extrême, il s'honore de faire les choses «comme il faut». Sa rectitude confine à la raideur. Il ne s'en vante pas, mais il en tire assurément une profonde jouissance.

Comme l'avare qui profite de son argent non pour le dépenser, mais seulement pour l'accumuler et jouir de le regarder, Calixte, le consciencieux, ne s'embarrasse pas de savoir si le mieux est l'ennemi du bien mais si la perfection qu'il recherche reste dans les limites du convenable. Car il vise la perfection : ni en deçà, ni au-delà. Il n'espère, à cet égard, nul compliment, mais plutôt qu'on lui fasse confiance. À cette fin, il vérifie le moindre détail, encore et encore.

Calixte ignore ou feint d'ignorer à quelle heure sonnera la fin du monde. Alors, pour éviter tout risque de rater ce moment suprême, il a acheté un carillon. Sa satisfaction est à ce prix.



▪ LE DESSINATEUR ▪

Zabriskie dessine deux personnages sur une feuille de papier. Dans le dos de chacun d'eux, il place une aile. Aile d'avion? Aile d'oiseau? Aile d'ange? Il ne sait trop.

À tour de rôle, les silhouettes tentent de voler. En vain.

Elles se rapprochent alors l'une de l'autre. Elles se rapprochent de plus en plus. Elles se serrent étroitement l'une contre l'autre. Zabriskie observe chacune battre de l'aile. Leur manque de coordination est aussi triste à voir que, sur une scène, un pas de deux désaccordé.

Vite fatiguées, les figures arrêtent de voleter. Ou même de danser.

Zabriskie va chercher son accordéon. Il commence à jouer. Aussitôt, ses deux dessins s'animent à nouveau. Bientôt, leurs ailes battent à l'unisson.

Et les voici qui décollent.



Le Dessinateur

Zabriskie ouvre la fenêtre de son atelier. Les deux avions, les deux oiseaux, les deux anges – il ne sait trop – s’envolent. Il les voit disparaître au milieu du ciel et des nuages.

Resté seul, la pointe de sa plume sur la feuille de papier, Zabriskie constate que les dessins sont effacés.

Qu’est-ce que cela veut dire? Rien. Il n’y a rien à comprendre à une histoire pareille. Rien sinon qu’à l’avenir Zabriskie ferait bien de se servir d’une encre indélébile.

■



La Dilettante

▪ LA DILETTANTE ▪

Tout lui réussit. Mais comme elle fait partie de la légion des amateurs, les professionnels mettent sur le compte de la chance ses incroyables succès.

Ses succès? Autant sans rechigner les appeler prodiges. Ils émanent on ne sait d'où, toujours inattendus et nimbés d'un naturel désarmant!

Tout ce qu'elle frôle, elle le métamorphose avec un grain de grâce et une touche d'inspiration. Légères, ses mains, légères, ses jambes, et, tout entière, plus légère que l'air, elle flotte de-ci de-là, et se pose, un instant, résolue, attentive, concentrée: l'air de ne rien bousculer.

Bien sûr, tant de naturel énerve ceux qui en sont dépourvus. Ils enragent ses rivaux, les petits, les jaloux, les ratés, les sans-grades mais aussi (qui l'eût cru?) les savants, les experts, les doctes tonnante du haut de leurs chaires contre tout, contre rien, contre l'insolence baveuse d'une omelette aussi appétissante que celle dont s'enorgueillerait

le plus talentueux des chefs cuisiniers. Ils restent muets, les critiques, devant le panache que soulève derrière elle une sonate galopante ou alanguie exécutée avec juste ce qu'il convient de doigté pour croire que la musique est l'affaire de quelque dieu aveugle guidé par un ange à l'oreille infallible.

Elle est celle à qui tout sourit sans effort apparent. Comme elle sait laisser deviner ses émois, en souffrir et pleurer comme devant la fin du monde, elle sait aussi exploser d'un rire aux éclats de feux d'artifice une seconde après. Comme le merle, elle peut se moquer des broutilles et comme le rossignol pousser des chants à vous tirer des larmes.

Un jour, dit-on, elle aurait appris en lisant le journal qu'en une terre lointaine courait un filon d'or. Elle a décidé de miser sur ce gisement quelques pièces d'argent. La mine – heureuse surprise – a livré des diamants. Depuis, lestée de pierres précieuses en nombre incalculable, elle court le monde et achète des tableaux, des cohortes de voitures éclectiques, des flottes frétilantes d'avions, des escadres dignes des plus grands émirs des mers.

Un pacha, pour ses yeux, se prosterne à ses pieds... Consultée par un président tout puissant mais à court d'idées, elle lui a préconisé d'apprendre chaque jour le sens d'un verbe rare extrait au hasard d'un dictionnaire, puis de l'intégrer à son programme d'action politique. Elle lui a promis que chaque verbe ainsi sorti de son profond sommeil et fort d'une vitalité retrouvée dispenserait tous les bienfaits que l'on peut en espérer. Aux dernières nouvelles, ce président a été réélu...

Contre la montée des eaux, elle fait creuser de vastes sillons où s'écoulent des rivières qui baignent des cités lacustres insubmersibles. Et pendant que son pacha apprend à jouer de la mandoline, elle donne déjà des concerts avec cet instrument. En dilettante, bien sûr, toujours en dilettante.

■



La Distraite et l'Indécis

▪ LA DISTRAITE ET L'INDÉCIS ▪

Ernestine entre dans un magasin. Elle demande: «Où se trouve le rayon des chapeaux, s'il vous plaît?»

Quelques instants plus tard, elle quitte le magasin. Elle s'est achetée une paire de souliers.

Question: Ernestine a-t-elle perdu la tête?

Philèbe n'en sait rien. Il aime Ernestine, la distraite. Cependant il a mille choses à faire qui accaparent sa vie entière. L'amour, la vie: y aurait-il pour lui un dilemme?

«Entre l'amour et la vie...

— Que décidez-vous? lui demande Fulgence, un ami.

— Je n'hésite pas, répond Philèbe.

— Expliquez-moi.

— Je choisis les deux.

— Et alors?

— On peut dire de moi que je suis toujours suspendu entre la vie et l'amour.»

■



L'Étonné

▪ L'ÉTONNÉ ▪

Comment se fait-il que... Pourquoi faut-il que... Quelle drôle d'idée ce... Incroyable, non? Vous ne trouvez pas que... Est-ce que ceci... Est-ce que cela...

Barberin s'étonne de tout: un nuage dont les contours imitent son profil, un chien qui pleure, un piano abandonné au milieu d'un boulevard, les chaussées dont les fissures dessinent des cartes de géographie, des soucoupes volantes si étrangement volatiles que toujours elles ne font que passer...

Tout se vaut pour Barberin: un raz-de-marée qui dévaste un pays autant que le sauvetage d'un chat perché sur la plus haute branche de l'arbre de son voisin. Il tombe sans cesse des nues... Des points d'interrogation constellent ses yeux devant le spectacle, à la télévision, de digues rompues libérant une montée des eaux biblique. Il lève les bras en signe d'impuissance devant son écran embrasé de feux si féroces qu'ils transforment des forêts en murailles de

flammes. Il oscille la tête, navré d'assister au défilé sans fin de réfugiés en quête d'un asile quand leur pays a tout d'un paradis terrestre... D'autres questions le tourmentent : pourquoi la mer se pare tantôt de couleurs vertes, violettes, turquoise, bleues ou grises? Pourquoi la neige est-elle blanche? Pourquoi la pluie, croit-il, tombe-t-elle plus lentement ces jours-ci? Il s'étonne à l'idée qu'il est probablement le seul à s'étonner ainsi.

Il range soigneusement ses affaires et s'étonne de chercher et de ne pas retrouver le dé à coudre dissimulé sous une pile de linge, le chargeur de la pile de son téléphone mobile coincé entre deux livres, la boîte de sucre masquée par des pots de confiture, le taille-crayon trop en évidence traînant sur la table de la salle à manger et mille autres babioles indispensables éparpillées dans sa maison. Pourquoi, dans ces conditions, se préoccuperait-il tant de savoir comment améliorer l'éclairage des rues de la ville? Pourquoi perdrait-il son temps à tenter de cerner la logique du flux des monnaies? Pourquoi essaierait-il d'expliquer la marche du monde?

Il tombe perpétuellement des nues mais trouve tout naturel d'être toujours en retard. Rien de plus prévisible et de moins étonnant à comprendre pourtant chez quelqu'un qui se pose tant de questions qu'il soit à court de temps pour y répondre, non?

■

▪ L'ÉRUDIT ▪

Il connaît beaucoup de choses, Vinceslas. Beaucoup, vraiment.

Il pourrait énumérer les principales dates historiques qui jalonnent l'histoire du monde et décliner le nom des femmes et des hommes qui en ont infléchi le cours aussi bien en ordre chronologique qu'alphabétique.

Selon leur altitude, leur volume et leur profil, il pourrait classer les chaînes de montagnes et différencier celles qui rehaussent de celles qui raturent la croûte terrestre.

Il pourrait suivre le flot des fleuves et des rivières, ainsi que les anastomoses de leurs affluents qui serpentent entre plaines et vallons et irriguent villages, villes et métropoles.

Il sait lire, la nuit, l'écriture des galaxies qui virevoltent sous les objectifs des plus puissants télescopes.

Il parle des langues anciennes : l'araméen, le farsi, l'hébreu, l'arabe, le latin et le grec ; il maîtrise des langues



L'Érudit

plus rares : le vilipri, le nashterion, le prilotiais, le cinthalois et cent autres sabirs ; il saurait débiter par cœur des formules chimiques compliquées, mais surtout les effets de leurs interactions, les cycles et les cascades de leurs architectures moléculaires.

Il apprécie la racine des plantes dont il honore les vertus bienfaisantes et sait dissiper leurs intentions empoisonnées. Il saurait révéler l'intimité de mille fleurs, débusquer les émois des essences des arbres de haute naissance ou des souches de modeste extraction.

Il est capable d'imiter les cris de dix mille animaux et de louer les mœurs de cent mille insectes.

Il se baigne volontiers dans les lacs et les océans ; au besoin, il nage sous l'eau et s'entretient avec les poissons.

Il ne vole pas dans l'azur, mais il n'a pas son pareil aux commandes d'un avion supersonique ou bien, au sol, pour déjouer les caprices d'un cerf-volant.

Il tutoie les vents de toute carrure et navigue à l'aise à la voile usant à volonté du vocabulaire des gens de la mer.

Il sait manipuler avec doigté l'algorithme le plus récalcitrant et devine en toute justesse sous quel angle aborder les conjectures mathématiques les plus rebelles et les soumettre.

Il saurait, s'il le voulait, trahir les secrets de l'amour, ses philtres, ses exaltations, ses perditions...

Il écarte les questions superflues et gagne ainsi du temps pour accroître encore ses connaissances employées, par exemple, à prévoir l'imprévisible, c'est-à-dire des choses

auxquelles personne n'aurait pensé avant lui. Il néglige, ce faisant, d'enrouler autour de son cou le cache-col qui lui aurait évité de s'enrhumer. Il éternue de bon cœur, heureux de savoir, Vincelas, l'érudit, qu'il ne sait pas tout.

■

▪ L'ÉTRANGER/L'EXILÉ ▪

Il n'est pas comme tout le monde. Pas comme toi. Dans ses yeux, tu vois qu'il a traversé la mer. Tu vois que le voyage a été long – façon de dire qu'il a été terrible : l'étranger a vu et subi ce que toi tu as distraitement regardé à la télévision ou dont tu as vaguement entendu parler... Alors pour toi, l'étranger que tu croises de temps en temps dans ton quartier a certes traversé la mer... mais à pied! Tu sais bien que ce n'est pas possible, mais c'est encore une manière de dire... De dire quoi? Que tu vois passer devant toi un personnage dont tu declares qu'il est étranger rien qu'à sa façon de marcher, lente, plus difficile que majestueuse sur un éternel trottoir de sable où il laisse l'empreinte de ses pas, et que tu ne t'imagines pas qu'il lui a fallu la boire la mer avant de la traverser (c'est encore une façon de parler, mais tu n'as pas trouvé de meilleure métaphore).

Il marche avec un accent étranger, l'étranger. Quand il parle, il emploie des tournures bizarres – comment



L'Étranger/L'Exilé

autrement, pour lui, contourner les difficultés de ta langue qu'il égaye de tournures inattendues et qu'il rehausse de sonorités brouillées et de couleurs rompues?

Il vient d'un pays qui ne figure sur aucune carte du moins à ta connaissance : un pays disparu? Un pays inventé? Il ne se pose pas la question de savoir « Qui suis-je? » mais « Où suis-je? ».

Dans ses yeux persiste l'horizon du voyage : un mystérieux continent d'outre-mer de carte postale dont sa peau a retenu la couleur de l'encre (outremer justement) et le parfum des escales. Tu y distingues une sorte de jeunesse que portent vaille que vaille ses épaules voûtées. Ses fous rires se moquent des incorrigibles formalités tracassières à propos de l'orthographe toujours estropiée de son nom (imprononçable pour toi) et de l'incertitude du lieu où il est né.

Son âge? Il n'a pas d'âge ou plutôt il n'en a plus. D'ailleurs, jeune ou vieux : quelle importance? Ses pas suivent les lignes pointillées d'un roman à lire et à relire jusqu'à la fin tu ne sais de quoi pour que surgisse chaque fois, à chaque page, un monde introuvable et pourtant familier puisque c'est le tien. L'histoire qui s'y déroule, tu en es l'un des protagonistes par la force des choses.

Pour l'étranger, tout retour est impossible parce que tout a changé : les lieux d'avant son départ et les traits de sa physionomie qui ne sont plus les mêmes. Tu as compris qu'il est celui qui a décidé que son avenir tenait dans une valise qu'un jour ici il a posée. Et qu'il a égarée.

■



Le Fabulateur

▪ LE FABULATEUR ▪

Il ment. Oui, mais ment-il vraiment? Tout le monde voudrait tellement croire à ses histoires! Après tout, qui tient sérieusement à s'accrocher au prosaïsme de la réalité? D'ailleurs, elle-même, de quelles trompeuses vérités est-elle porteuse? Dure autant que sévère, elle se laisse parfois fléchir et, bonne fille, se plie aux paroles du fabulateur... Si contrariante et si cruelle parfois, voilà qu'à son écoute elle consent à s'attendrir devant les choses et la vie et les choses de la vie...

Ah! Le fabulateur... À le suivre, une planche n'est pas une simple planche mais une planche de salut... Prodiges des mots, souplesse des formulations devenues formules heureuses... Et voilà qu'au souffle de ses phrases, les barrières trébuchent, les obstacles s'évanouissent, les océans s'ouvrent spontanément devant vos pas, la manne consent à descendre du ciel, un président, qu'il vous suffit

d'élire, promulgue un décret qui stipule «Il est interdit d'interdire», un mirifique pays de cocagne ouvre grand ses frontières...

Le fabulateur dilate et contracte le temps. Il affecte à l'espace des propriétés élastiques inattendues. Il peinturlure le climat et use de ses mots comme de crayons de couleur pour rehausser le ciel qui sinon serait maussade et menacerait de tomber. Il n'invente pas les situations dont il relate les péripéties, non ; il arrange un peu, beaucoup et avec une naturelle application des faits certes plausibles ; ne paraissent-ils pas mieux comme il les présente ?

Ah ! Le fabulateur ! Quand il se tait, il exagère encore.

Il a pour rivaux les mauvais poètes qui estiment maîtriser les règles et les lois pour échapper à la folie du monde. Et dès lors que le monde ne serait plus que décombres, ils sortent de leur poche une langue rebelle gonflée de vocables d'où transpire un parfum de résurrection. Mais pourquoi recommencer ? Pourquoi ressusciter de si amères saveurs ? À les entendre, la réalité, ils l'empoignent, ils se l'approprient, ils l'incarnent... Le fabulateur n'a ni cette ambition ni cette prétention : saltimbanque de la vie et de ses multiples réalités, il tente d'amadouer les vents contraires comme un dompteur flatte ses fauves pour esquiver leurs coups de griffes et la morsure de leurs crocs.

Le fabulateur redoute la lumière des poètes et ses brûlures ; il préfère les demi-teintes et la tiédeur des confidences... Sa langue ne se veut ni de chair ni de sang ni d'orage. Nulle colère n'émane de ses propos. Il n'a pas de combat ni de guerre à gagner... Contre les insinuations du doute, il instille l'incertitude du *si c'était vrai*... Et il

pivote sur lui-même avec une désinvolture étourdissante pour justifier n'importe quoi avec l'aplomb d'un acrobate dont on applaudit les pirouettes et les sourires de connivence sinon les pieds-de-nez de soulagement quand il retombe sur ses pieds.

Les poètes estiment qu'à nommer les choses, elles surgissent et se matérialisent: ils font des miracles. Le fabulateur lui aussi appelle les choses mais pas toujours par leur nom: ainsi elles répondent aux désirs de celles et de ceux pour qui elles changent de visage non par miracle mais par simple nécessité. Le fabulateur se trompe souvent et trompe ceux qui lui prêtent leur oreille mais jamais (ou presque jamais) de manière absolue ou irrévocable. D'ailleurs, la plupart de ceux qui occasionnellement le côtoient ne lui en veulent guère sauf les incurables crédules qui ne lui pardonnent pas et qui enragent longtemps après avoir mordu à ses fables.

■



Le Flâneur

▪ LE FLÂNEUR ▪

Il n'est pas pressé. Il va par les rues et les jardins de son pas nonchalant, insouciant. Il se promène le nez au vent. Si vous le saluez, il répond à votre salut en levant légèrement son chapeau. Il traverse la ville comme il traverse sa vie : en toute tranquillité. Il s'arrête un moment devant la vitrine d'une boutique et reprend son chemin. Il flâne. Personne ne l'attend. Il n'attend personne. S'il marche ainsi de jour comme de nuit c'est peut-être parce qu'il a une peine de cœur. Qui sait?

Il était hier dans votre rue. Le croiserez-vous encore aujourd'hui? Rien de plus improbable. Seriez-vous le moindrement assuré de le reconnaître? Son visage ressemble à tant d'autres! Mais ce ne serait pas son visage qui vous reviendrait en mémoire. Sa silhouette alors? Peut-être, peut-être. Vous l'identifieriez plutôt à sa façon de se déplacer comme s'il frôlait le ciment du trottoir ; vous le distinguerez

à sa manière résolue de traverser la chaussée de l'air d'amadouer les véhicules. Vous voyez avec soulagement qu'ils ralentissent et s'immobilisent pour le laisser passer.

Il va le long des rues, des avenues, des boulevards de Paris, de Québec, de San Francisco, de Zanzibar... Il ne s'inquiète pas trop du temps qu'il fait ni de l'heure qu'indique sa montre. Est-il parti du pôle nord pour se rendre à la terre de feu? Quelqu'un prétend l'avoir vu hier – était-ce bien hier? – les bras ballants, le col de son pardessus relevé. Il s'agissait d'un flâneur. Mais il y en a tant maintenant! Était-ce bien lui? Comment s'appelle-t-il déjà? Zédwig? Zabou? Zéligman? Qu'importe! Ce qui compte c'est qu'aujourd'hui vous l'avez croisé dans votre rue. Mais comment se fait-il qu'il marchait au même moment à Londres, à Ankara, à Tegucigalpa à en croire des témoins, comme vous, dignes de foi?

Les lieux et les heures glissent sur lui et sur son manteau. Il vous pardonnera volontiers de l'avoir pris pour un autre. Que ne donneriez-vous pour vous glisser dans sa peau! Ne vous prend-il jamais le désir de flâner?



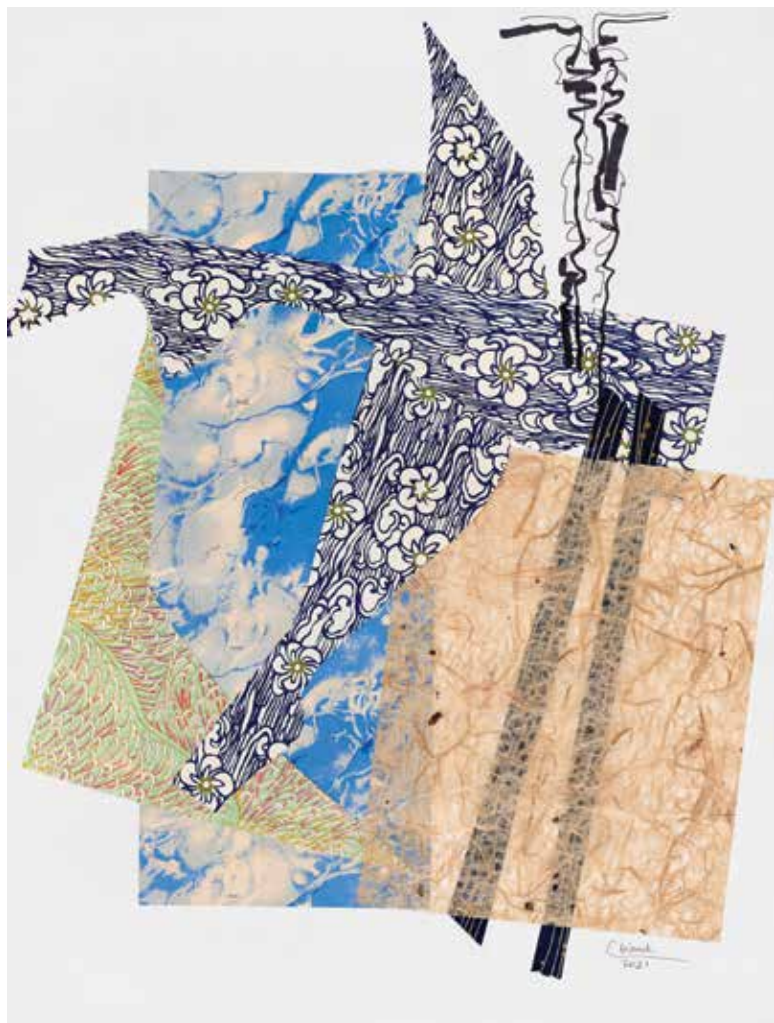
▪ LE FUNAMBULE ▪

C'est moi, le funambule qui vous parle. Regardez-moi. Je traverse sans filet la vie sur un fil.

Ne craignez rien : je n'ai pas peur de perdre l'équilibre : je fais confiance au balancier ; fibre de verre et laine d'acier : il est de saine constitution. Je redoute plutôt que le fil où je chemine soit de mauvaise qualité ou trop usé. Que ferai-je alors s'il se brise sinon tomber ?

Hélas, depuis que je me suis fait pousser des ailes, les gens me regardent de travers et m'affublent de noms d'oiseaux. C'est encombrant des ailes surtout quand sur le fil s'engagent les wagons du métro à l'heure de la sortie des bureaux.

J'ai beau dire à mes détracteurs que, funambule de la vie, je ne fais que passer et, qu'un soir, plus léger qu'une bulle, je flotterai dans le ciel, ils n'entendent pas ma chanson et moins encore mes paroles. Ils me prescrivent



Le Funambule

de souscrire une assurance... Les conseillers sont de piètres prophètes. Comme des coups d'épée, leurs oracles, pas plus que des coups de dés, n'abolissent jamais le hasard.

Ailes ou non sur le dos, les poumons surgonflés ou non d'hélium, je m'obstine à marcher sur un fil de chanvre sans plus de précaution qu'un fétu de paille sur la crinière d'un pur-sang lancé au galop, certain d'être un jour emporté par le vent.





Le Gourmand

▪ LE GOURMAND ▪

Makaréjev vit avec une femme que, ce matin encore, il avait décidé de quitter pour toujours.

— Je pars pour toujours, lui a-t-il annoncé.

— Où est-ce? lui a-t-elle répondu.

— Je ne sais pas, mais là-bas, au moins j'aurai la paix.

— Peut-être que l'on n'y sert pas de café, ni de tartine à la confiture de figue...

— Peut-être pas, en effet.

— Alors accepte de prendre une tasse de café au lait

— Une tasse?

— La dernière tasse.

— Si tu m'y invites...

Il a bu une tasse, puis une deuxième; les tartines étaient excellentes...

Ensuite, elle lui a dit...

Il ne sait plus ce qu'elle lui a dit la sorcière. Et puis le soleil s'est mis à réchauffer le canapé où elle et lui s'étaient installés. Il a eu envie d'elle et elle de lui. Et alors ils ont fait l'amour comme la dernière fois qui devait être la dernière. Et, depuis, c'est chaque fois la dernière fois. Où va-t-il ainsi? Il ne le sait pas très bien.

Il part. Avec elle. Pour toujours.

■

▪ LE HACKER ▪

Gentleman cambrioleur ou pirate au grand coeur, Téraamène est un hacker. À ses risques et péril, il s'introduit dans les ordinateurs. Il a commencé par de modestes PC avant de s'attaquer à des appareils de la taille de robustes armoires. Perceur de chambres-fortes ou de forteresses informatiques réputées inviolables, ses premiers plaisirs se résumaient à réussir à contourner les divers remparts de protection des machines électroniques les plus prétentieuses. Il s'enorgueillissait de se montrer plus astucieux que leurs programmeurs.

Peu à peu, il s'est amusé à tromper la vigilance des cerbères binaires les plus intimidants et à se jouer des énigmes des sphinx les plus retors. Nuit et jour, ces monstres gardent les portails des réseaux les plus denses entre les mailles desquels, Téraamène, rusé voyageur déguisé en menu fretin bourré de micro-logiciels décrypteurs, réussit à s'infiltrer. Il adore se sentir projeté dans un



Le Hacker

bouillon où grouillent et transitent des myriades de bestioles électroniques (vermicules, puces et virus de toutes sortes) émoustillé par des volatiles divers (moineaux gazouilleurs, pigeons interactifs, pélicans gros serveurs...).

Il a pris l'habitude de frayer dans des environnements (c'est ainsi qu'on les appelle) parfois amicaux mais parfois hostiles. Il joue et tire une immense satisfaction à se montrer plus fin que les machineries informatiques qu'il parasite, paralyse et met hors service. Il triomphe, tout à sa joie de dominer le système qu'il cible, de se sentir plus rusé que lui et plus artiste aussi.

Il a fini par se faire prendre.

Par bonheur, il n'a pas été condamné pour ses intrusions illicites dans les ordinateurs qu'il a déréglés. Au contraire, il a été récompensé pour ses méfaits en se voyant accorder un emploi au sein d'une entreprise multinationale avide de profiter de ses talents. Il est ainsi devenu un anti-hacker. À son poste, il a mis au point des leurres, des microcircuits transparents, des codes non décryptables, des caravanes d'instructions virtuelles, des fantômes aux allures d'hologrammes insaisissables...

Il a affronté alors des cracks de l'intrusion informatique de grande envergure, champions de la dissimulation, as des modélisations de substitution. Ces prédateurs de haut vol se divisent en deux groupes: les parfaits escrocs et les techniciens redresseurs de tort s'auréolant d'une mission. Les uns s'emparent de fonds au détriment, par exemple, des économies de simples citoyens; les autres détournent des données compilées à des fins d'exploitation administrative, politique ou, tout bonnement, d'appropriation marchande.

Téramène s'est vite lassé de sa vocation de limier traqueur de contrebandiers ou de cambrioleurs. Il a repris sa liberté de hacker mais alors bardé de son expérience des mégasystèmes aux tentacules planétaires. Nul ne l'a soupçonné de prélever d'infimes décimales de comptes financiers faramineux. Il est devenu richissime. Il a désormais tout loisir de mettre au point des systèmes originaux qu'il est le seul à nourrir de langages dont il délègue les syntaxes à des intelligences artificielles.

Soudain, il a perdu la maîtrise de sa maîtrise. Il s'est numérisé et, ainsi dématérialisé, personne ne peut le distinguer parmi des données en quantités si gigantesques qu'elles ne correspondent à aucun nombre calculable. Téramène erre dans l'équivalent d'un cosmos parcouru d'infinies nuées d'architectures post numériques complexes. Dans quel univers? Il ne le sait pas. Ses amis partis à sa recherche l'ignorent aussi. Il n'est qu'un algorithme parmi des milliards et des milliards d'autres. Sans caractère distinctif. Introuvable.

Téramène, où es-tu?

■

▪ L'HOMME PRESSÉ ▪

— Vous l'avez vu?

— Non. Et vous?

— Moi non plus.

Il est difficile de faire le portrait d'un courant d'air. Qu'on en juge.

«Je ne rentrerai pas dîner.» Laconique, son message annonce qu'il est pris ailleurs. Où? Avec qui? Pourquoi? Il ne le dit pas. Détails superflus sûrement.

Il est pressé, l'homme pressé. Il a tant à faire. L'urgence est sa patrie, son royaume, son enfer. Entre un train et un avion, entre un taxi et l'écran de son portable, le temps lui manque. Mais il en trouve toujours. Comment? C'est son secret. Les gens qui comme lui brassent des affaires qui ne peuvent pas attendre trouvent toujours une poignée de minutes pour accueillir un projet pourvu qu'il soit impossible. Autant dire à sa mesure qui ne connaît pas de



L'Homme pressé

limites. Rien ne résiste à son impatience d'en découdre avec la vie qu'il entend dépouiller de tout ce qu'elle recèle d'occasions à saisir. Le temps, il l'économise à la seconde près et le dépense sans compter quand il estime qu'il en tirera quelque gain. Dans sa bouche jaillissent des formules comme gestion accélérée, productivité extensive, clauses escalatoires...

L'homme pressé compte le temps et compte sur le temps, son principal adjoint, son bourreau, son souffre-douleur... Il dialogue avec lui. Quand la conversation devient problématique, il se tait (tout un art), moment propice à la conversion de sa parole évanouie (absente) en or, car son silence est d'or. Sinon, à quoi bon?

Où est-il passé? Ah, oui, le voilà. Mais, – pffft! – il a filé.

Il se hâte : on l'attend pour signer le devis de modélisation des turbines de la centrale thermique alimentée à l'hydrogène liquide; après, il est prévu qu'il supervisera la production d'un opéra féérique avec mille figurants; il arrivera à temps pour la mise à l'eau d'un sous-marin atomique; sitôt la cérémonie terminée, il ira donner son aval au lancement et à la mise en marché d'une nouvelle gamme d'ordinateurs superintelligents.

La journée touche à sa fin, il déplore qu'elle n'ait que vingt-quatre heures et le prive sans doute d'un aller-retour Terre-Lune où il aurait pu diriger l'installation d'un bidule, d'un truc ou d'un machin très performant pour gagner du temps.

Dans le taxi qui le ramène chez lui, il s'enquiert des devoirs de ses enfants, car il aime et ses enfants et les

exercices difficiles qu'ils ont à résoudre... Il aura une faim de loup après une journée aussi chargée. Trop fatigué, il laissera à sa femme le soin de préparer le repas (s'il n'est pas déjà prêt) même s'il se prend pour un cuisinier émérite capable de combler les appétits les plus exigeants en un clin d'œil. Il faut bien déléguer certaines tâches, enfin!



▪ L'ILLUSIONNISTE ▪

Il n'a l'air de rien. Nul trait particulier ne le distingue. Ni grand, ni petit, ni beau ni laid, ni gros, ni maigre : Auguste Plasson passe inaperçu, aussi neutre que n'importe quel passager assis parmi d'autres dans un wagon de métro. Ne pas se faire remarquer, c'est justement sa manière de se distinguer. Son premier souci : être et faire comme tout le monde ; ni moins ni plus : délicat et soigneux équilibre.

Plasson se confond avec le paysage. Il sait s'y dissimuler.

Il n'est pourtant pas invisible. Sur une scène, il réussit à faire disparaître un pendentif, une montre, un portefeuille, un trousseau de clés à l'insu des volontaires qui se prêtent à ses jeux de prestidigitation... Il a accru son succès en escamotant des objets de plus en plus volumineux : un dictionnaire, une chaise, un piano...

Des bruits courent à son sujet : il aurait fait disparaître une femme. À l'invitation de Plasson, elle avait consenti à monter sur scène avec d'autres volontaires, comme elle,



L'illusionniste

prêts à vivre une expérience de volatilisisation... Mais, contrairement à eux, elle n'est pas réapparue. La plupart des spectateurs ont mis le phénomène sur le compte d'une illusion d'optique. Ils auraient tous pourtant juré avoir vu – vu de leurs yeux vu – cette femme au milieu de la dizaine de personnes que l'illusionniste s'est amusé à soustraire aux regards des spectateurs et, un peu plus tard, à les faire resurgir au grand soulagement général. Une femme pourtant manquait. D'ailleurs quelqu'un dans la salle a réclamé son retour. L'illusionniste lui a répondu qu'il ne comprenait pas de qui il parlait. « Illusion, illusion » s'est-il contenté de dire et de répéter. Il a ajouté : « Vous avez cru voir une femme. Vous avez cru la voir disparaître et maintenant vous êtes étonné qu'elle ne revienne pas. C'est tout à fait compréhensif, mais tel est le jeu de l'illusion. » Personne n'a jamais signalé l'absence de cette femme. Était-elle de connivence avec Auguste Plasson? A-t-elle refait sa vie quelque part ailleurs? Nul ne peut le dire.

De terribles rumeurs courent sur le compte de l'illusionniste. Voilà sans doute pourquoi il se rend invisible, fort de sa capacité à se dissoudre. Pour lui, se fondre dans une foule est un jeu d'enfant. Il réussit, par exemple, dans la rue, à se métamorphoser au point de se confondre avec le mobilier urbain.

Vous l'avez reconnu. Il passe, là, juste en face de vous. « Bonjour, monsieur Plasson! » : vous lui tendez la main. Aucune main ne vous répond. L'illusionniste n'est plus là. Il a disparu. Où est-il passé?

S'il a le pouvoir d'éliminer des gens et lui-même de se désagréger, il pourrait exercer un tel pouvoir sur vous ou

sur moi. Il ne révèle à personne le secret de ses tours. Non visible, il pourrait commettre des crimes dont on ne le soupçonnerait jamais. «Illusion! Illusion!» se défendrait-il. Illusoire illusion? Abracadabra.

■

▪ L'INDIGENT ▪

Son compte en banque est tellement faible que la machine distributrice de billets prend plus de temps à le servir que la plupart des autres clients. D'ailleurs, avec Diogène, elle ne fonctionne jamais du premier coup. Il doit composer plusieurs fois son numéro de code avant qu'elle ne se décide.

Devant son insistance (mais tout de même après un certain délai), les coupures glissent, une à une, lentement, comme à regret pour lui indiquer la parcimonie de ses réserves financières et l'effort que consent l'appareil pour en extraire la maigre frange qu'il a commandée.

Enfin, comble de prévenance ou de politesse, une fois la transaction achevée, c'est-à-dire l'argent déposé dans sa poche, le solde de son compte s'extirpe dans un frémissement très court. Il pince aussitôt entre ses doigts une mince langue de papier dont la colonne destinée aux chiffres est... vierge.



L'Indigent

«Bah! se dit-il, le poids de mes économies n'a pas dû réussir à activer l'imprimante...»

Il se console davantage encore en pensant que la machine est philosophe: elle lui indique que s'il est prudent de ne pas afficher trop ostensiblement ses richesses, il est sage de ne pas se glorifier de sa pauvreté... Diogène connaît des gens moins charitables.





Les Insomniaques

▪ LES INSOMNIAQUES ▪

Ils veillent. Ils dorment. Ils se réveillent. Et ne se rendorment pas. Ils ne s'effarouchent pas de la nuit abrégée. Au contraire, ils tirent avantage des heures confisquées au sommeil.

L'un, comptable, en profite pour ouvrir ses livres et laisser ses yeux escalader dans un demi-vertige des colonnes de revenus et descendre marche à marche des empilements de dépenses. L'autre, boulanger, boulange...

L'un et l'autre explorent des suites de salons qu'ils connaissent bien où, pour eux seuls, des portes s'entrebailent... Le comptable retrouve avec plaisir des systèmes dont il actionne les rouages ; le boulanger teste de nouvelles levures.

Bientôt, le comptable vient à bout des combinaisons de chambres fortes qui consentent à s'entrouvrir ; le boulanger pétrit des pâtes aux vertus aphrodisiaques.

Le comptable se glisse dans l'enceinte blindée qu'il referme derrière lui; le boulanger surprend sa femme sortant tout enfarinée de la salle de bain.

Le comptable se délecte à recenser les billets de banque rangés dans des centaines de boîtes métalliques qui, autour de lui, s'étagent du sol au plafond; le boulanger se garde de confondre sa femme avec, toutes sensuelles qu'elles soient, les pâtes qui minaudent pour l'aguicher dans son pétrin.

Le comptable a établi quelle somme précise sommeille dans la chambre protectrice; docile, le boulanger a suivi sa femme qui l'a invité à se recoucher avec elle.

Le comptable se doute bien qu'au petit jour le directeur de la banque ou l'un de ses employés ouvrira la chambre forte et le découvrira allongé sur un matelas de billets où il aura enfin retrouvé le sommeil; le boulanger, lui, sait de quelles secrètes voluptés son amoureuse l'a gratifié et dort d'un sommeil comblé.

Le comptable et le boulanger savent très bien apprivoiser leurs insomnies.

■

▪ L'INSOUCIANTE ▪

Elle siffle... La nuit comme le jour. Siffloter: il paraît que ça éloigne l'angoisse. Son souffle est si doux que pour l'entendre il doit être porté par le vent. Elle se promène, les mains dans les poches, le nez en l'air, l'air de sembler n'accorder d'importance à rien.

On l'accuserait à tort d'indifférence. Non. Sous son apparente désinvolture, l'insouciance se contente d'écartier les mauvais présages, de dissiper les sombres prédictions que portent sous leurs manteaux les oiseaux de mauvais augure. Elle marche dans les rues en regardant, au-dessus d'elle, le ciel, qu'il soit étoilé, nuageux ou très clair, assurée que toujours il la protège. Elle traverse sans méfiance la chaussée au mépris de l'automobiliste qui freine en catastrophe pour éviter de la renverser, klaxonne éperdument et, vitre baissée, l'insulte copieusement. «Eh quoi! Il roule trop vite, n'est-ce pas?», se dit-elle. Elle cesse un moment de siffloter: «Tout beau, l'ami», lui répond-elle.



L'Insouciant

Elle accompagne ses mots d'un geste apaisant de la main. Et passe l'incident.

Elle sifflote pour dire que les tracas qui l'agitent ne sont que temporaires. «À la fin, croyez-moi, tout ça s'arrangera.» Ça? Quoi ça? Tout, n'importe quoi: par exemple, la neige. Essayez de passer entre les flocons. Pas facile. Essayez encore. Il faut être fou pour croire que la neige tombe exprès pour vous. Mais pas si fou: qui sait? Elles sont loin les neiges d'antan. Pas la peine de s'énerver contre des flocons qui vont finir pas fondre. Encore s'il ne s'agissait que des sautes du climat!

Ça? Quoi ça? Tout n'est pas neige! Voyez: il y a les hommes, leurs désirs, leur ambition, leur soif et leur faim, leurs colères, leur violence, leurs impitoyables marches au pas cadencé de soldats... Elle sait ça, l'insouciant. «Mais qu'y puis-je?», soupire-t-elle. Non que par ces mots elle se résigne. Hausser les épaules et attendre: peut-elle compter sur meilleure sagesse?

Elle sifflote, l'air de se fichier du monde. Elle n'a rien trouvé de moins dérisoire pour rallier à elle celles et ceux qu'elle arme ainsi de patience. La patience, oui, compagne fidèle de celles et de ceux qui ne demandent rien que de partager au long cours une amitié garante de tout jusqu'à la fin du monde.

L'insouciant sait que les guerres finissent avec la lassitude des combattants, que les volcans, un jour, s'apaisent et s'éteignent, que les tigres froissés ne sont que tigres de papier, que les fleuves les plus impétueux se noient dans la mer... Il suffit d'attendre et de siffloter

aujourd'hui comme hier, il suffit de se tenir un moment ensemble par la main...

L'insouciance, signe infaillible de l'amitié.



▪ L'INTRUS ▪

Dites-le-moi si je dérange... Peut-être n'est-ce pas le bon moment... Est-ce jamais le bon moment? J'ai beau prendre toutes les précautions... J'ai beau user de toutes les politesses... Gagner votre confiance vaut bien quelques salamales... Encore que rien ne soit jamais acquis...

Dites-le-moi si je dérange... M'installer prendra peu de temps... Un coin obscur suffira... Je ne possède que quelques hardes: deux chemises, trois chansons, une paire de sandales de marque *Piédalus*, une pincée de feuilles de papier vergé défroissées, un crayon, cinq ou six pages tombées d'un dictionnaire, un blouson de cuir noir sans aigle dessiné sur le dos, un traité des manières de table et la table des matières d'un roman célèbre pour ses phrases sans verbes... Une ou deux étagères soulageront ma valise... Je mange à peu près de tout à n'importe quelle heure... Je dors à peu près n'importe où...



L'Intrus

Dites-le-moi si je dérange... La place est peut-être déjà prise... À moins que... À moins que quoi? Est-ce que je sais, moi? Rien n'est évident pour qui demande un service... J'avance sur la pointe des yeux... Non que j'implore quoi que ce soit... Tout est si difficile... Tout est si difficile à dire... Une entente tacite vaudrait mieux que...

Dites-le-moi si je dérange... Désordre: ai-je parlé de désordre? Est-ce vous qui en premier avez abordé le sujet de la place des choses? Des choses, je respecte l'ordre apparent jusqu'à preuve du contraire... Ainsi suis-je moins visible qu'une poussière... Moins encombrant qu'une horloge grand-père... Et pourtant d'une ponctualité sans faille... Quant à mes idées – j'en ai certes quelques-unes – je les juge aussi sveltes mais, à tout le moins, moins brouillonnes que celles de la plupart des libres penseurs...

Dites-le-moi si je vous dérange... Je ne dérogerai en rien à votre confort mental... Ma conversation sera toute à votre convenance... Aussi expressive que vous la voudrez... Libre... Fluide... Inventive... Quoi qu'il en soit, vous pourrez faire comme si je n'étais pas là...

■



La Militante

▪ LA MILITANTE ▪

Déjà, quand elle était fillette, vers l'âge de sept ans, ses dessins d'enfants ornaient les tracts que les militants allaient distribuer dans les rues, à la sortie des chantiers, à l'entrée des stations de métro, dans les files d'attente aux arrêts d'autobus... Ils n'étaient pas très originaux les dessins de la petite Francesca: c'étaient des images qui montraient un bambin que tenaient par chacune de ses mains sa maman et son papa. Elles étaient attendrissantes, c'était l'essentiel. Sa vie, dès ses premières années, a été politique. Elle l'est restée.

Depuis, elle en a rédigé des appels à la solidarité, des ordres de grève, des convocations à des rassemblements! Elle en a imprimé des tracts, des affiches, des communiqués, des discours! On l'a entendue à la radio, on l'a vue à la télévision clamer de sa superbe voix du haut de toutes les tribunes des revendications (forcément légitimes) exigeant la libération de prisonniers (présumés innocents), protester

contre les inégalités et les injustices, plaider de grandes et nobles causes : la liberté sans conditions, du travail et du pain une fois pour toutes et tous pour toujours...

«L'imagination au pouvoir», «Une résolution, c'est bien, la révolution, c'est mieux»: où sont-ils maintenant les compagnons qui reprenaient en chœur ses slogans et leurs promesses d'avenirs fous, fous, fous? Envolés. Fatigués. Embourgeoisés. Évanouis.

Francesca va à contre-courant. Depuis le temps qu'elle milite pour des causes impossibles, elle a l'habitude d'être minoritaire. Une fois de plus, elle est seule. Mais cette fois, elle se sent abandonnée donc vraiment seule. Seule contre... contre qui? Elle ne distingue pas bien les nouveaux adversaires. Conjuraison invisible? Majorité silencieuse? Ni l'une ni l'autre. Elle affronte la dictature de l'apathie. La tyrannie de la léthargie. Quelle surprise!

Elle se demande comment combattre cette unanimité de la mollesse. Militante toujours, Francesca ne se décourage pas. Elle a repris ses activités de terrain. Comme au temps de ses débuts, elle distribue des tracts aux passants. Elle a choisi le mode ludique. Elle propose des devinettes: «Pourquoi êtes-vous si souvent en retard?» «Diriez-vous que, sans les rêves, il n'y a pas de réalité possible?» «Croyez-vous nécessaire de lire des livres que vous ne comprenez pas?» «Fin du monde, fin du mois: même combat?» Ses questions déclenchent des sourires.

Récemment, Francesca a enregistré un album de chansons. Connaissant son engagement politique, un journaliste lui a demandé: «Est-ce plus efficace pour vous?» Elle a répondu: «Non, c'est plus beau.»



▪ LE MÉLOMANE ▪

Il est incapable de lire la moindre partition. Il ne connaît presque rien à la musique. Pourtant il prétend bien l'aimer. Il est abonné aux séries de concerts inscrits au programme de deux ou trois orchestres. Il assiste à toutes leurs prestations. Il les écoute religieusement comme au temps de son enfance la messe en latin sans en comprendre un mot, fasciné par la langue psalmodiée par les prêtres à l'intention de Dieu. Il en va souvent ainsi avec des phrases musicales qu'il considère incompréhensibles ; simplement, il ne les trouve pas mauvaises à entendre. Pourquoi se priverait-il d'assister à des concerts ? Ce n'est pas grave si, par distraction, il perd le fil des lignes mélodiques. Qu'importe s'il se laisse distancer par ses voisins, auditeurs scrupuleux qui suivent sans relâche la succession des tempos (*allegro, presto, piano*) et des mouvements (*adagio, andante, moderato*).



Le Mélomane

À l'écoute des symphonies, concertos, sonates et sonatines, le mélomane se laisse aller à des vagabondages. Il se promène dans les bois (pendant que le loup n'y est pas. Le loup... quel loup?). Il marche sur une grève de sable isolée par des dunes et se bagarre avec le vent qui désordonne ses cheveux; il vogue sur la mer à bord d'un voilier et puis il saute dans l'eau et nage, pas du tout effrayé par la distance qui le sépare de la côte; il nage nullement gêné par les vagues qui le bercent selon des *glissandos* qui lui rappellent soudain qu'il est dans une salle où montent et descendent à l'unisson les archets des violons... Il reprend ses esprits pour capter en marche le mouvement en cours...

Mais bientôt, il s'évade à nouveau. Il se permet des fugues (certes pas musicales) qu'il conduit selon les caprices des sarabandes où l'entraînent les plaisirs de ses divagations. Il s'invente des balançoires: ne se métamorphosent-elles pas en trapèze, figures hérétiques de triangles tronqués? Question difficile. Il cherche un moment la réponse, mais voilà que la musique s'interrompt. Le silence qui suit le ramène aussitôt à la réalité. La salle applaudit les musiciens et leur chef qui saluent. Il applaudit de bon cœur lui aussi parce qu'il aime la musique ne serait-ce que pour la liberté qu'elle lui prodigue.

— Avez-vous aimé le concert? lui demande son voisin.

— Bien sûr! répond-il.

— Par moment, on se serait cru à la crête des vagues en pleine mer...

— Vous ne croyez pas si bien dire.

— À d'autres moments... Quelle vertigineuse et précise virtuosité des cordes et des cuivres! Comme suspendu dans le vide, l'enchaînement acrobatique de leurs accords tenait d'un numéro de trapèze volant mano a mano...

— Vous êtes un fin connaisseur.

— Serez-vous là pour le concert de la semaine prochaine?

— Qu'est-ce qu'il y a au programme?

— Jean-Sébastien Bach...

— Bach? Mais bien sûr!

— Alors à jeudi prochain.

■

▪ LE MYTHOMANE ▪

À l'en croire, il amorce beaucoup de projets. Mais, à l'évidence, il n'en mène aucun à terme. Toutefois ce n'est pas ainsi qu'il se présente ou plutôt qu'il se représente, car un prodigieux acteur sommeille en lui. À son insu? Pas tout à fait.

Entretiendrait-il une duplicité avec lui-même? Qui sait?

Il révèle: «Chut! Il ne faut le dire à personne», bien sûr, qu'il était sur un «coup» important mais qu'il a dû se retirer, appelé au pied levé pour régler une affaire urgente... À regret, il a dû ajourner des travaux dont les résultats «Tu vois, se dessinaient comme très prometteurs», souffle-t-il. Les arrêts – temporaires, bien sûr – se multiplient et les travaux entrepris d'un cœur léger lanternent depuis des lunes supplantés par de nouveaux et coriaces défis, gageures flatteuses – faut-il le souligner? – pour ses facultés si inventives. D'ailleurs, il lui a fallu les retarder car sa



Le Mythomane

sagacité vient d'être réquisitionnée par un projet très novateur: «Tu comprends, impossible à différer...» Naturellement.

Les choses ainsi s'enchaînent selon une logique dont lui seul perçoit le bien-fondé. «Tout se tient», affirme-t-il. Il se fait fort – comment en douter? – de débrouiller le chaos où elles s'enchevêtrent. Si la réalité paraît confuse, les idées, elles, se réclament de la clarté que leur pourvoient ses lumières. Telle va sa règle, telle vogue sa loi, telle chemine son existence ballotée et, en définitive, son mode de vie qu'il ne refuserait à personne d'appeler art de vivre tant il exige d'imagination.

Il confie en toute discrétion qu'il poursuit une idée qui s'obstine à lui échapper. Voilà pourquoi il éprouve tant de mal à la formuler. Ah! Si seulement il pouvait venir à bout de ces fichus calculs qui n'en finissent pas d'embouteiller ses journées et qui embrument son cerveau! Aussitôt après, il pourra s'attaquer sans entraves au cœur du sujet. Quel sujet? Un truc encore secret... Cela va sans dire!

Est-ce qu'il rêve? Équilibriste du verbe, il échafaude les piliers du haut desquels il inondera bientôt le monde de ses lumières. En attendant d'obtenir la célébrité qui lui est due, il rappelle ses états de service: les obstacles qu'il a surmontés, les diplômes qu'il a obtenus, les responsabilités qu'il a assumées... Ses succès – qui en douterait? – justifient les travaux qu'il mène avec détermination et même – pourquoi pas? – un certain courage: il explore et défriche des champs inconnus... «Tu en entendras parler.» Promesses, promesses... Inventions? Mensonges? À chacun

d'apprécier la virtuosité de ses histoires et leurs sous-entendus. Elles appellent une douce connivence. «Un jour, on reconnaîtra mes mérites», assure-t-il. Prouesses, prouesses... Soit, mais qui reconnaîtra quoi au juste?

■

▪ LA NOCTAMBULE ▪

Noctambule, c'est son nom, encore que la plupart du temps on l'appelle La Noctambule comme il arrive qu'on désigne certaines cantatrices (la Callas, la Farina, la Périchole, la Castafiore...) ou des femmes aux mœurs dévoyées, ensorceleuses ou prostituées, (la Poison, la Goulue, la Traviata...).

C'est plus fort qu'elle l'attraction qu'elle éprouve pour la nuit. Depuis quand? Elle ne sait trop. «La nuit des temps peut-être!», répondrait-elle, un demi-sourire aux lèvres.

Elle vit la nuit, non comme d'autres par obligation pour gagner sa vie mais parce que, pour elle, la nuit se montre bienveillante comme une compagne ou une alliée. Elle ne considère le jour que pour attendre la nuit: leurs rendez-vous n'ont d'ailleurs rien de clandestin.

Le long de ses itinéraires, la Noctambule croise d'abord les attardés de la nuit: employés de bureaux de retour au bercail, vendeuses pressées, étudiants titubants au sortir



La Noctambule

d'un tripot. Elle croise ensuite les travailleurs de l'ombre, les forçats de la nuit : vigiles et veilleurs de nuit, agents de police au milieu de leur ronde, sapeurs-pompiers des alertes nocturnes, secouristes, cigarette aux lèvres, en faction devant leur ambulance, chauffeurs de taxi en maraude, livreurs et routiers délestés de leur cargaison, promeneurs solitaires (avec ou sans un chien en laisse), femmes de ménage actives aux étages des bureaux, requins, fretins, faquins, maquereaux, malfrats et gigolos prêts pour la moindre prise, clochardes et sans-abri puant l'alcool à dix pas... Elle salue ces gens de la nuit sans connaître ni leur nom ni leurs émois, figurants exemplaires d'un permanent opéra de Quat'sous.

Noctambule travaille sans doute, elle aussi. Mais pas la nuit. Elle vit sa vie au clair de la lune sous des ciels qu'elle aime plutôt sans brume avec, quand ils le veulent bien, ses amis Pierrot, Tatiana, Gaspard, Morgane, Lili, Lulu, Gigi, Leila, Zelda et quelques autres sans profession bien définie. Elle déambule, interrompt sa tournée, la reprend, s'attarde ici ou là dès le crépuscule, quand les commerçants abaissent leur rideau, jusqu'à l'aurore, lorsque les annonceurs, à la radio, prédisent les voltes de la météo.

C'est peu dire qu'elle aime la nuit, qu'elle chérit ses silences et ses bruitages, ses soupirs et ses chuchotements.

Elle va par les rues de la ville, reconnaissable à ses habits de fête. Belle, elle toise des beautés comme elle étrangères à la lumière du jour, comme elle éblouies un instant par des gyrophares flatteurs, comme elle en quête d'une escale, étape bienvenue d'un voyage sans destination précise. Elle

privilégie les rencontres furtives fortes de promesses qu'escamote la nuit prompte à excuser les dérives et les oublis.

Noctambule accoste au comptoir d'un bar un jeune homme qui tente de noyer une peine de cœur en racontant à son voisin, l'oreille distraite, l'histoire de son amour perdu ou trahi. Elle s'éloigne et s'installe à une table proche où elle s'applique à suivre les sagas de baroudeurs d'un soir à l'ivresse plus éloquente. Elle aime entendre les récits de naufrages. Comme elle n'a plus rien à dire au sujet de ses frasques, elle se reconforte à l'écoute d'odyssées plus vertes et plus fraîches que les siennes. Vérités? Mensonges? Peu importe. Si elle s'ennuie, elle a toujours la liberté d'aller hanter un autre établissement ouvert à d'autres exaltations, d'autres exploits, d'autres fabulations.

Noctambule ne boit presque pas d'alcool : la nuit suffit à la griser. Sa prodigieuse mémoire fera le tri, tout à l'heure, des lambeaux de confidences qu'elle a récoltés. Elle les raccommodera et en tirera le tissu de ses romans. Sans attendre, au petit matin, elle commence déjà à les agencer, dans le métro, au milieu de gens encore tout ensommeillés d'avoir peu ou mal dormi, eux qui ne sont pourtant pas des noctambules. À voir ainsi leurs visages pas encore défroissés, elle se demande, un peu inquiète : « Seront-ils un jour assez éveillés pour lire mes livres? »

■

▪ L'OISIF ▪

«Toute ta vie, Arnolphe, tu t'es plaint: *Travailler est pour moi une dure épreuve*, m'as-tu sans cesse répété.

Et puis, mon cher Trixène, viens-tu de m'annoncer: le jour de la retraite est arrivé.

Voilà deux semaines que tu n'es plus condamné à te rendre au bureau. Tu n'es plus astreint à chercher des clients, à répondre à leurs commandes, à régler les expéditions, à t'assurer qu'ils sont satisfaits. Voilà quinze jours que tu n'as plus à te plier à des règlements infâmes, que tu n'as plus à arriver à l'heure, à prévoir un casse-croûte pour le midi, à former de nouveaux employés qui seront tes futurs collègues mais pas forcément des amis. Voilà un demi-mois que tu n'as plus à obéir à tes supérieurs ou aux patrons, que tu ne vis plus dans l'angoisse de savoir si ton rendement se compare avantageusement à celui de tes confrères et consoeurs ou s'il s'accorde, au moins, aux objectifs ou aux niveaux de productivité exigés. Te voilà



L'Oisif

soulagé de ne plus avoir à perpétuellement t'assurer que tu es toujours compétent et que ne pointe aucun motif qui justifierait que l'on te mette à la porte: tu n'as plus à craindre de tomber au chômage.

Quelle tirade, mon vieux, on dirait que tu connais mon enfer mieux que moi!

Et voilà que tu t'ennuies déjà.

C'est comme ça, oui.

Tu trouves insupportable de n'avoir rien à faire. Tu trouves pénible, me dis-tu, de n'avoir à rien faire d'autre que de dialoguer avec toi-même ou, au mieux, de discuter de tout et de rien au café avec des rentiers, comme toi, aux prises avec des tuyaux qui fuient et inondent leur salle de bain ou avec des factures qu'ils trouvent trop élevées et dont ils occupent leurs loisirs à en contester le montant.

Quoi faire d'autre?

Bref, tu continues à te plaindre.

Je crois que c'est une occupation comme une autre.

Ça fait seulement quinze jours que tu ne travailles plus.

Quinze longs jours.

Tu declares à qui veut l'entendre que tu vis un véritable calvaire.

Un calvaire, un enfer, une damnation...

Une tragédie, sans doute. D'accord. Mais peux-tu imaginer ce qu'est la vie pour moi, moi, qui n'ai jamais travaillé?»

■



La Patineuse

▪ LA PATINEUSE ▪

Elle danse heureuse de voir son reflet sur la piste, joyeuse de tracer des figures qui ressemblent à sa silhouette; elle danse avec aux pieds ses patins à roues alignées. Roues de fer fixées sur une semelle d'acier.

Elle danse et dessine des arcs et des spirales, des lignes fluctuantes et des flèches bien droites, des volutes et des arabesques compliquées sur la vaste dalle de marbre gris de la place de la Révolution.

Il est interdit de marcher sur les pelouses qui entourent la place; il est interdit de marcher sur l'ample flaque de marbre qui en occupe le centre comme un lac gelé. Elle rit de ces injonctions: «Je ne marche pas, s'écrie-t-elle, je danse! Est-il interdit de danser sur l'étang de marbre? Rien ne l'indique. Est-il interdit de danser sur les pelouses? Rien ne le prescrit.» Alors elle s'élançe et virevolte allègrement comme une patineuse artistique sur la glace. Elle tourne sur elle-même comme la planète sur son axe.

Tourner ainsi n'est-ce pas ce qu'on appelle une révolution? Une, deux, trois, mille révolutions! Rotation simple, axel, boucle, vrille, lutz, salchow, flip, double flip... Et puis double, triple, quadruple, quintuple lutz! On décerne des médailles pour un tel exploit. Les roues de ses patins mordent le marbre, écaillent son vernis, entaillent l'amidon guindé de sa triste solennité. Elle strie, elle racle, elle rature d'étourdissantes hachures la monumentale et funèbre plaque circulaire miroitante sous les projecteurs du rond-point stratégique de la ville.

De rares piétons se profilent le long des trottoirs de la place de la Révolution; ils ne dansent ni sur les pelouses ni sur les platebandes ni sur la chaussée où circulent les voitures et les camions; ils contournent prudemment la place presque déserte; ils se gardent bien de raccourcir leur chemin en s'aventurant droit devant eux (résolution n'est pas révolution) sur la dalle de marbre gris où gisent gravés mais maintenant illisibles les noms des héros sanguinaires de la Révolution.

Quel orage gronde contre Florette*? Quel tonnerre la menace de sa foudre?

«Dis-moi qui tu es, lui demande un homme vêtu d'un uniforme aussi vert que les pelouses, aussi gris que le marbre.

— Je suis celle qui fait du bruit là où je passe avec mes souliers ferrés comme ceux des soldats de notre glorieuse armée.

— Dis-moi qui tu es, lui redemande l'homme en uniforme.

— Je suis celle qui donne au marbre l'éloquence d'une patinoire et la légèreté d'une soucoupe volante.

— Quel message écris-tu avec tes roulettes de fer?

— Un message frais comme une chanson et mystérieux comme un tableau abstrait, Monsieur le général.

— Est-il possible de l'effacer?

— À force d'arabesques, il serait possible de le brouiller, seulement de le brouiller, Monsieur le généralissime. Il suffirait d'un peu d'entraînement et d'un peu de talent. Je vous suggère de vous chausser, comme moi, de bottines aux semelles munies de roues alignées en fer.

— Non, moi, j'ai un fusil avec une baïonnette au canon.»

**Florette ou Petite fleur*: traduction d'un prénom en usage dans toutes les langues à peu près partout dans le monde.





Le Pédagogue

▪ LE PÉDAGOGUE ▪

Il se souvient. Il était alors esclave à Athènes. C'était au III^e siècle, le siècle d'Alexandre le Grand. L'une de ses tâches consistait à accompagner l'enfant de ses maîtres, le matin, à l'école. Chemin faisant, il demandait au petit Grec qu'il tenait par la main, de lui réciter l'extrait d'une ode de Pindare, le grand poète, texte qu'il devait apprendre par cœur. Ensuite, il s'assurait que son jeune compagnon énonçait correctement les axiomes, postulats et certains des théorèmes d'Euclide, le géomètre, ainsi que les cas d'égalité des triangles. Il se souvient qu'on l'appelait *pédagogue*, ce qui veut dire celui qui marche avec l'enfant. Par la suite, c'est devenu celui qui conduit puis celui qui guide l'enfant.

Depuis quelques années, il enseigne la physique dans un collège où, chaque matin, il se rend à pied. Sur son chemin, il lui arrive de croiser quelques-uns de ses élèves. En lui emboîtant le pas, ceux-ci sont heureux de lui apprendre

que des lois relatives à l'électromagnétisme qu'il leur a récemment expliquées viennent de trouver une formidable application. Elles facilitent le rapprochement de deux atomes tout en comprimant et en stabilisant le plasma qui résulte de leur fusion de sorte qu'ils fournissent une quantité d'énergie inépuisable et tellement considérable qu'elle suffirait à combler les besoins de toute la ville sans interruption et pour toujours. Le professeur les écoute, heureux de constater combien son enseignement porte fruit. Une autre fois, ils se sont émerveillés de lui apprendre – ce qu'il savait déjà sans le leur avoir dit – qu'un télescope géant venait d'être lancé dans l'espace et que les images qu'il émettrait bientôt donneraient une représentation assez fidèle de l'état de l'univers à ses commencements...

Ses élèves savent que monsieur Didacticlès est un bon professeur; leurs parents, eux, le considèrent comme un excellent pédagogue. Mais ni les uns ni les autres ne se doutent qu'aujourd'hui, homme libre, il compte plus de vingt et un siècles d'expérience.



PS. Une pédagogue, un pédagogue: par chance, pédagogue s'emploie aussi bien au féminin qu'au masculin.

▪ LE PIÉTON ▪

Je traverse la vie, piéton insouciant au milieu des chaussées qu'exténuent les poids lourds, indifférent aux trottoirs que surchargent les victuailles, sans charité pour les balcons qui s'inclinent jusqu'à terre pour me saluer et me prouver leur déférence...

Je traverse la vie comme un coup de fouet illumine et zèbre un nuage. Je me moque des orages qui tonnent pour m'effrayer et je me gausse de la pluie qui éperonne mes cheveux dans mes courses au galop sur les boulevards et les avenues. Je ris aux éclats quand le ciel s'attendrit sur mon sort et m'offre de haranguer les étoiles une à une distinctement par leur prénom, nom, âge et qualité. Pures vérités, je le jure.

Je traverse la vie au regret (mais sans désespérer) de ne toujours pas réussir à conjuguer sans trébucher au plus-que-parfait le verbe aimer. Car je me fiance au moindre



Le Piéton

réverbère, je me marie à la première vague devant la mer qui inlassablement rejette sur ses sables mes serments de fidélité...

Je traverse la vie en oubliant de saluer les fleurs (celles de rhétorique et toutes les autres), en omettant de flatter les arbres et de déjouer les ornières des chemins de traverse rebelles à toute rectitude, ennemies de la droiture des autoroutes. J'arpente tous les sillons des plus rectilignes aux plus tourmentés, sans choisir les plus courts ni les plus courtois et sans égards pour les herbes qui s'entêtent à croître sur les talus...

Je traverse la vie un escalier à la main sans doute pour m'aider à gravir, demain, les marches de mon grand âge. Car je connaîtrais, – n'est-ce pas? –, le chant grelottant des cimes même si, à l'égal des campagnes, je ne prise guère les montagnes, leurs vestiges et leurs vertiges.

«Mais c'est ainsi, mon vieux, me dis-je, tu changes l'angle de ta vie croyant changer la nature des choses». Or les choses et leur démesure te ruinent comme un antique monument pendant que tu rumines des idées aussi cariées qu'une carrière désaffectée pour détourner en vain leur cours; tu te méprends sur leurs intentions bruyantes ou muettes, occupé que tu es à traverser la vie debout, le nez humant le vent du soir, les lèvres brûlées du sel des marées crachant l'écume ou le panache de leur fausse jeunesse.





Le Poète

▪ LE POÈTE ▪

Il y a tellement de cartes que la route s'égaré... Elle se mêle au paysage qui ne demande pas mieux que de l'absorber... Elle l'épouserait s'il n'en tenait qu'à elle: ce serait alors sans doute la meilleure façon de combler ses désirs ou la meilleure réponse à offrir à ses désirs... Les voyageurs eux-mêmes se réjouissent à cette idée au point que le chauffeur du car ne se sent plus coupable de ne pas trouver son chemin... La destination et l'auberge promise, l'une et l'autre perdues (à vrai dire introuvables) jouent à cache-cache avec et sous la neige moqueuse qui continue à tout confondre de ses blancs flocons...

Où aller quand il n'y a plus de voie à suivre? Telle n'est pas la bonne question. Car devant toute page blanche ou n'importe quel écran, la réponse est affaire de mots (sujets – bien sûr – verbes – naturellement – et compliments par souci de mesure); affaire de crayons, de ciseaux, de colle

et de couleurs... Affaire de mailles et de réseaux, de pixels et d'algorithmes compatibles, d'affichages et de liaisons interactives.

Mais attention : à trop les convoquer, à trop les consulter les cartes finissent par brouiller la vue ou à dissoudre les paysages... Et quand elles n'y parviennent pas, effarouchées, les routes et les rues changent de nom à mesure qu'on s'approche d'elles... Tout est alors à inventer : la roue, le fil à couper le beurre, l'œuf de Christophe Colomb et tout le reste.

Comment s'y prendre? Gagnez du temps : engagez un poète.

■

▪ LA PORTE-PAROLE ▪

Elle parle. C'est son métier. De tout. De rien. De choses importantes parfois, mais dont la plupart du temps elle mesure mal la portée. Elle parle à la place de. Au nom de. De qui? Ça dépend : un homme, une femme, une entreprise, un groupe qui défend une cause. Elle parle en se substituant à quelqu'un qui n'a pas le temps. Quelqu'un dont le temps est si précieux qu'il ne peut le gâcher à expliquer le pourquoi et le comment de ce qu'il fait ou produit. Il s'agit le plus souvent d'une mesure administrative ou législative, d'une innovation technique ou industrielle, d'un investissement financier à adopter ou à contester que les responsables ne veulent pas se risquer à divulguer ni en privé ni en public parce qu'ils en ont déjà trop parlé et veulent éviter d'avoir à reprendre les mêmes litanies. Le poids ou la répétition des mots leur paraît trop lourd, et les phrases pour les transmettre trop glissantes. Bref, elle s'exprime à la place de gens dont la parole n'est pas vraiment le langage; ils prétendent lui préférer l'action.



La Porte-parole

Belle excuse! Les unes et les autres confient cette tâche à la porte-parole. L'exercice ne va pas sans une certaine virtuosité. Pas toujours reconnue. Mais quoi? On ne fait pas un tel métier pour s'attirer des compliments.

Alors elle parle. Elle dit et redit et redit encore sur diverses tribunes selon un vocabulaire et des tournures identiques et sans jamais se lasser un message pas toujours précis, mais dont elle tâche de surmonter au mieux tous les écueils. Discours truffé d'échardes dont elle lisse les aspérités. Elle est belle à voir quand elle défend une cause injustement négligée. Elle se fait le porte-voix des sans-voix: ouvriers en grève, femmes violentées, consommateurs frustrés... Elle remplace un président, chef d'État ou chef d'entreprise, occupé à... présider. Quel courage elle trouve pour atténuer une crise qui, sans ses mots, risquerait d'exploser! Elle s'en tient néanmoins à ce qu'elle est autorisée à déclarer. Dure abnégation!

Messagère, elle regrette de ne pas prêter sa voix aux poètes. Dommage. Car la plupart de ces malheureux lisent leurs textes avec moins de conviction qu'un médecin un bulletin de santé ou un météorologue les prévisions du temps. Elle se voudrait l'intermédiaire des dieux: à ce titre, elle carguerait les voiles de leurs vers pour leur ouvrir de plus généreux horizons. Mais les poètes se détournent des porte-parole. Tant pis.

Elle se livre à des acrobaties verbales avec l'aplomb d'une gymnaste rompue à toutes les figures imposées. Elle fait semblant de croire aux vertus qu'elle proclame. Son naturel est sa principale force et la source de sa réputation.

Mais voilà qu'elle s'écarte du texte. D'abord par inadvertance, puis par nécessité pour éviter, assure-t-elle, de trébucher sur un mot difficile. Elle prend goût à ses accrocS. Désormais, elle dérape par plaisir à la grande surprise et pour le plus grand bonheur de celles et de ceux qui l'écoutent. Ils se disent frappés par la justesse de ses nouvelles sonorités, la liberté de ses cadences et, à la fois, par le poids et la légèreté de ses silences qui en disent plus long que le texte imprimé. Des témoins jurent que de ses lèvres s'envolent des libellules, des papillons, des créatures ailées aux couleurs éclatantes... Encouragée, elle a gagné de la hauteur: une éloquence que se disputent une grâce et une puissance célestes. Comme l'aigle et le gerfaut, elle défie le soleil. Elle prend parti, elle accuse. Au son du tonnerre et des éclats de sa voix, elle porte sa propre parole... Autoritaire et souveraine, elle continue néanmoins de s'appeler Angélique.



▪ LE PRODIGE ▪

Xantile reçoit un coup de téléphone de Tancrède, architecte visionnaire, promoteur immobilier pharaonique, concepteur d'espaces interactifs tentaculaires. Tancrède lui annonce qu'il coordonne un projet révolutionnaire – qu'attendre de moins venant de lui? Il explique qu'il envisage de construire une île flottante protéiforme d'un kilomètre carré. «Elle sera installée, précise-t-il, pour croiser dans la baie de Biscayne au large de Miami, en Floride.» Il ajoute: «Le concept sera bientôt étendu à d'autres sites.» Il en énumère quelques-uns: «Monaco, Rio de Janeiro, Naples...» Il a, bien sûr, d'autres entreprises en cours qui semblent intéresser des investisseurs fort désireux d'accroître considérablement leur fortune déjà fort considérable...

«Je te félicite, mon vieux, lui dit Xantile.

— Merci, lui répond Tancrède.



Le Prodiges

— Je me réjouis de te savoir toujours aussi hyperactif, le complimente Xantile.

— Tu me connais, je suis comme ça, ne le dément pas Tancrede.

— Bon. Que puis-je faire pour toi?

— J'ai un petit service à te demander.

— Je t'écoute.

— Pourrais-tu me prêter... »

Tancrede indique à Xantile la petite somme d'argent qui le dépannerait. Le pécule en cause est tellement modeste que ça ne vaut pas la peine d'en divulguer le montant.

Pour Xantile qui est pauvre, quel plaisir de considérer la perspective de venir en aide à un homme riche momentanément dans le besoin! Un tel bonheur lui fait toujours passer l'envie d'accumuler des économies et même l'ennui de ne pas en avoir... puisqu'il ne dispose évidemment pas de la somme que Tancrede lui demande. Il se refuse en déclarant à son ami qu'il a déjà pris la liberté de la donner à un indigent qui peut maintenant se vanter d'être moins démuné que lui.

■



La Somnambule

▪ LA SOMNAMBULE ▪

Elle se lève en pleine nuit. Elle retire de son lit la couverture qu'elle jette sur ses épaules. Elle marche pieds nus jusqu'à la cuisine. Ouvre le réfrigérateur. En sort une boîte de lait déjà entamée. L'emporte avec elle. À pas de loup, ensuite, elle se dirige vers le salon qu'elle traverse sans bruit. Elle ouvre la porte-fenêtre et la voici sur le balcon. Une légère brise ébouriffe ses cheveux. Elle regarde au-dessus d'elle le ciel étoilé. Sous ses pieds, elle devine la rue. Elle boit goulûment le lait. S'essuie la bouche du revers de la main. Contemple à nouveau le ciel, hume la fraîcheur de l'air, s'étire un peu. S'avance jusqu'aux barreaux qui entourent le balcon. Lance la couverture par-dessus la rambarde et la retient des deux mains ; la secoue d'un geste sec pour qu'elle demeure étendue comme elle le serait sur un lit. Elle a su se faire une alliée de cette pièce de laine qui lui obéit. Elle aime beaucoup les motifs qui y sont imprimés ; ils lui rappellent les arabesques des tapis que vendent des artisans dans les bazars de Bagdad. Au début,

comme une pouliche rétive, la couverture regimbait; pas question de la monter: d'une ondulation brusque elle l'aurait désarçonnée. Depuis longtemps maintenant elle a appris à lui parler. Désormais, elle reste bien plane; entre elles deux l'accord est parfait. Elle ferme les yeux. Tend ses bras devant elle comme pour éloigner des esprits malfaisants. Enjambe le balcon. Monte sans hésiter sur la planche d'étoffe qui fléchit un peu sous son poids mais se stabilise aussitôt. Et la voici debout, immédiatement portée et emportée par les courants d'air où elle surfe comme une planchiste sur des vagues.

Elle rouvre les yeux. Elle gagne de la hauteur. Habile, elle slime, slame et slalome entre les gratte-ciel. À cette heure de la nuit, elle n'a pour spectateurs que les chats perchés sur les toits. Ils la regardent virevolter d'une avenue à l'autre. À son passage, la lune l'invite sans cérémonie à faire une escale; d'un geste amical elle décline l'offre: ce sera pour une prochaine fois. Elle jette un coup d'œil en bas. Elle vogue entre les étoiles, messagères des bienveillances du ciel, elle tutoie les lumières qui courent le long des rues et des avenues de la ville. Quelques taxis glissent en silence sur les chaussées mouillées où miroitent les néons des lampadaires alignés le long des voies de circulation. Elle distingue les silhouettes de quelques sans-logis qui se fauflent sur les trottoirs à la recherche du porche, judicieux créneau, d'un magasin dont l'enseigne clignote – une-deux, une-deux – comme un soldat marchant au pas.

De ses yeux grands ouverts maintenant et larges comme les lentilles d'un télescope, elle voit d'aussi près qu'il est

possible des filous filer en douce après avoir dévalisé une bijouterie; les malfaiteurs s'engouffrent à bord d'une puissante cylindrée. Et les voici poursuivis par une voiture de police qui déchire de ses gyrophares les halos jaunissant des lampadaires impassibles. Mais n'est-ce pas une femme en détresse qu'elle voit prise de vertige au bord de la terrasse d'une tour de cent étages? Elle reconnaît Shéhérazade. En panne d'inspiration après tant d'années à inventer des histoires, la célèbre conteuse fuit la colère d'un homme violent. La somnambule salue les secouristes qu'elle distingue à bord de l'hélicoptère venu secourir la désespérée.

Au matin, elle se réveillera dans son lit. Entre deux gorgées de café, elle décrira à ses proches les événements de la nuit. Tout le monde la croira puisque la radio, la télévision, des dizaines de plateformes d'information en continu et même les journaux auront déjà tout raconté.

■



Le Touche-à-tout et le Bon à rien

▪ LE TOUCHE-À-TOUT ET LE BON À RIEN ▪

Touche-à-tout et Bon à rien vont à l'école. Là, ils apprennent presque rien sur tout (l'univers, le monde, les plantes, les animaux...) et ils assimilent tout (ou presque) sur presque rien (dire bonjour, au revoir, merci madame, merci monsieur...). C'est inimaginable ce qu'il y a à apprendre sur les riens grands et petits répartis dans les innombrables méandres du savoir. Mais c'est inimaginable aussi l'étourdissante difficulté que représente le projet de tout connaître sur l'infiniment rien qui tend vers rien mais n'est jamais rien – jamais tout à fait rien – aux confins de l'ineffable et de l'évanescence... Ainsi, avec beaucoup d'application Touche-à-tout et Bon à rien cultivent une aptitude (à moins que ce ne soit qu'une attitude) qui consiste à prendre au sérieux ce qui se donne pour sérieux et qui n'en vaut probablement pas la peine...

Au fil de leurs études, Touche-à-tout survole toutes les matières avec un zèle qui le distingue et lui fait honneur ;

Bon à rien les survole aussi mais sans en tirer ni satisfaction ni gloire. Ils sortent de l'école après de bien longues années. Les voilà projetés dans la vie, surpris de n'en connaître presque rien. Un jour, au coin d'une rue ou dans un bal, ils rencontrent l'amour – la grande affaire – l'amour et ses dangers, le cœur pas très aguerri. Touche-à-tout en éprouve les échardes, les morsures et les trahisons. Bon à rien promène son cœur en bandoulière, croit butiner comme une abeille mais vole aussi indécis qu'un papillon. Ils vont pourtant leur chemin vaille que vaille. Touche-à-tout trouve un emploi dans une banque, dessine des sous-marins, dirige un club de boxeurs thaïlandais, ouvre une entreprise d'import-export, finit par la vendre et se retire à la campagne... Bon à rien devient agent de publicité, créateur de bandes dessinées, acteur de cinéma, réalisateur ; enfin, producteur, il prend la tête d'un conglomérat de communication mondiale...

Touche-à-tout et Bon à rien frôlent la mort de temps en temps : leurs parents, des amis les quittent... Ils savent sans jamais l'avoir appris que la mort n'est pas une matière comme les autres. Ils évitent d'ailleurs d'en parler puisque sur elle ils ne savent rien, vraiment rien. Posture plus philosophique que prudente ou modeste parce que de la mort, ils ne doutent pas que nul n'en est jamais revenu, ne serait-ce que pour leur en parler. Voilà, c'est tout. N'est-ce rien ? Presque rien. Est-ce tout ? Tout : absolument tout.



▪ L'UTOPISTE ▪

Le bonheur est possible. Maintenant. Tout de suite. Sans délai. C'est Évariste qui le dit. Alors, si c'est Évariste... Pourquoi attendre? Pourquoi remettre à demain la chance de cueillir dès aujourd'hui les roses de la vie? En effet, pourquoi? Pourquoi ramper quand on peut marcher? Pourquoi marcher quand on peut courir et voler? Pourquoi garder bêtement les pieds sur terre quand les planètes appellent votre visite? Pourquoi tolérer les famines quand on pourrait nourrir l'humanité entière? Pourquoi des sans-abri quand on pourrait loger confortablement tout le monde? Pourquoi forcer à travailler celles et ceux qui préféreraient ne rien faire?

Il bouillonne d'impatience l'utopiste. Contre quoi? Contre qui? Contre tout et contre tous! Il s'indigne, Évariste. Il proteste. Il écrit des lettres que publient de plus en plus souvent les journaux. Il recueille l'approbation de nombreux lecteurs qui le considèrent comme leur porte-parole.



L'Utopiste

D'autres, au contraire, fustigent ses emportements. Quoi qu'il en soit, il suscite des réactions. Pour lui, c'est l'essentiel.

Il a trouvé moyen d'avoir son émission de radio quotidienne. Ses propos peinturlurés de dénonciations, d'injustices ou de promesses de jouissances sans limite font à la fois mouche et merveille. Ils sont relayés sur ses plateformes Internet, mais aussi sur celles de ses partisans tout comme sur celles de ses détracteurs.

Tous les sujets lui sont bons. Tous les événements offrent matière à scandale et prises à des motifs d'indignation. Et, bien sûr, Évariste dispose de solutions toutes prêtes aussi intempestives et séduisantes que radicales. «Que faire?» lui demande un auditeur en lui présentant le cas de mendiants affamés organisés en hordes menaçantes qui harcèlent et agressent les passants dans les rues de la cité. Évariste répond avec aplomb: «Il faut les couvrir d'argent. Leur ouvrir des comptes en banque gérés par des experts financiers qui feront fructifier la richesse que leur auront prodiguée de leur plein gré des milliardaires raisonnables.» À un autre auditeur, fâché de devoir s'exiler en banlieue, il préconise d'appuyer son programme d'élévation des immeubles de la ville en doublant, triplant et même quadruplant le nombre de leurs étages.

Le bruit court qu'Évariste pourrait prendre la tête d'un parti politique, se présenter aux élections et les gagner. D'autres rumeurs placeraient Évariste au sommet d'un gouvernement mondial voire interplanétaire et peut-être sidéral... Il refuse toutes les couronnes. Il se préfère bonimenteur dans la catégorie marchand de bonheur... Pas fou, Évariste!

■



Le Vantard

▪ LE VANTARD ▪

«Les femmes qui m'aiment sont comme des inspecteurs de police. Elles me suivent; elles traquent mon emploi du temps; elles éventent mes alibis. Elles connaissent ma vie mieux que moi-même. Elles récitent ma biographie de mémoire dans n'importe quel sens: dans l'ordre où défilent, selon leur humeur, les pièces d'un dossier soigneusement tenu à jour. Je m'émerveille de leurs *découvertes* à mon sujet; elles soulèvent, chez moi, des exclamations d'incrédulité admirative: *Vraiment? J'ai dit ça? J'ai fait ceci?* Elles m'assènent des circonstances précises, toute une série de coïncidences, un chapelet d'indices révélateurs de mes crimes qu'elles reconstituent minutieusement. Elles étalent devant moi avec une grande assurance et un sentiment de triomphe les résultats de leurs patientes et savantes investigations: mes allées, mes venues, mes dépenses, les messages imprudents que j'ai négligés de déchirer. Leurs déductions s'appuient sur des points de repère plus subtils encore: ma cravate légèrement dénouée

ce matin-là, le regard furtif que j'ai lancé comme pour prévenir quelque chose ou quelqu'un, un livre disparu d'une étagère dont la page 74 est écornée (pourquoi?), ma ponctualité trop soulignée ou trop polie à un rendez-vous apparemment sans sérieuses conséquences. Et puis, il y a leurs pièges que je déjoue sans le faire vraiment exprès ou alors dans lesquels je tombe et desquels je sors comme un courant d'air mais qui leur donnent la satisfaction d'accumuler un indice de plus et, mieux encore, une preuve. Elles ne se trompent pas. Je ris aux éclats devant tant de rigueur. Mais je ne peux m'empêcher de penser et de m'esclaffer : *Comme elles m'aiment!*»

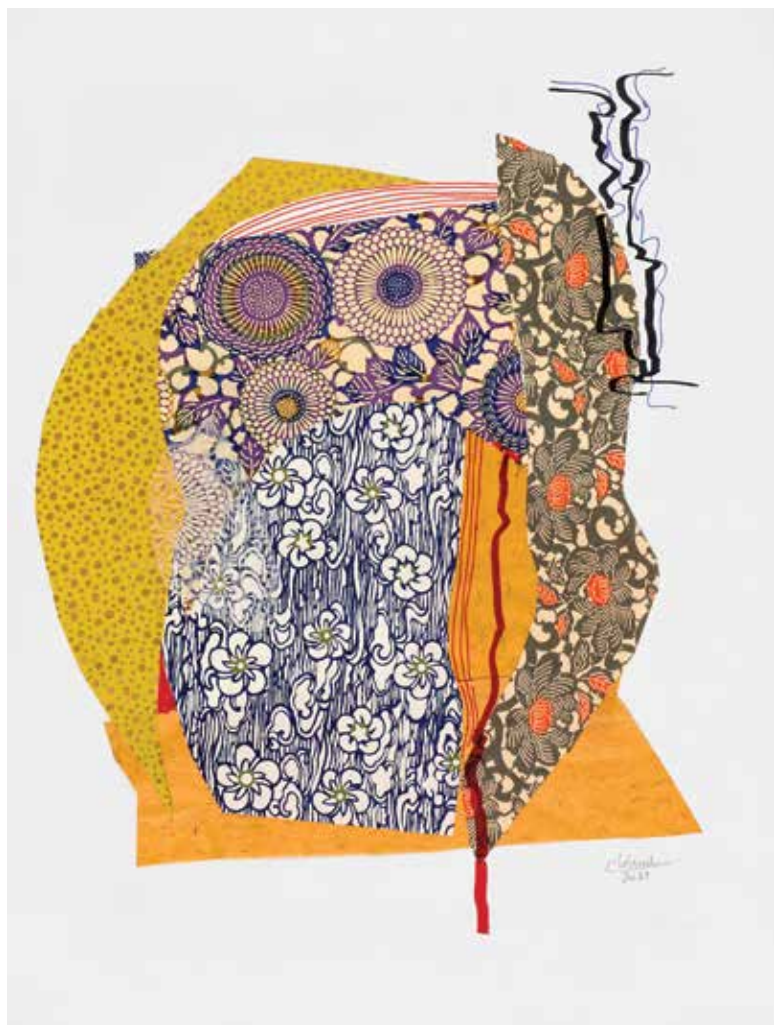
Ce message en forme de confession a été écrit à la main sur une feuille arrachée d'un carnet. On l'a trouvé en fouillant les poches d'un homme dont on a découvert, ce matin, le corps criblé de balles. Il gisait dans une rue plutôt bien fréquentée.

■

▪ LE ZIGOTO ▪

Zigomar ne s'offusque pas d'être pris pour un autre. Un autre? Non pas un étranger mais quelqu'un d'étrange. Ça lui est égal qu'on le considère comme un énerguemène dont l'accent rend difficile à localiser son origine. Il laisse courir sur lui de surprenantes choses. Par exemple, il se vanterait d'exploits qu'il n'aurait pas accomplis (quels exploits?), il s'approprierait des idées qu'il aurait eu avant ceux qui s'en revendiquent les auteurs (quelles idées?), il aurait eu des liaisons amoureuses avec des femmes qui n'auraient traversé que son imagination (pourquoi pas?)

Rumeurs, rumeurs... Il laisse aller les commérages sur son compte. À les en croire, il aurait des manies bien à lui: une façon de marcher clopin-clopant (c'est possible), une manière de vous regarder par-dessus ses lunettes avec assez d'insistance pour vous signifier son intérêt pour votre rhume ou l'appétit de votre chien (c'est probable). Comment



Le Zigoto

ne pas remarquer son air de n'écouter personne d'autre que vous et de compatir au moindre de vos soupirs de doléance? Quel étonnant bonhomme!

Quel drôle de zigoto! Voilà, le mot est lâché: *zigoto*. Or, il n'est pas drôle. Ni triste, d'ailleurs. Juste un peu bizarre. Bizarre? Non, spécial. Noble distinction. Mais vous seriez bien en mal de préciser ce que *spécial* veut dire exactement...

Zigomar mène sa vie comme il l'entend: un pas devant l'autre comme tout le monde, non? «Non, déclarerait-t-il, un pas *après* l'autre...» Nuance! Mais rien n'y fait. À commencer par son nom, Zygomar, quel drôle de nom! Eh quoi, mais c'est celui de votre voisin!

Tout vous est prétexte pour trouver suspectes ses allées et venues. Écoutez-vous vous interroger: pourquoi quitte-t-il son domicile en laissant la porte ouverte derrière lui? Est-ce pour laisser son chat vagabonder à sa guise dans le quartier en attendant son retour? N'est-ce pas plutôt par pure étourderie? Ou bien pour indiquer au livreur de déposer sur le seuil de son domicile, en son absence, le colis qu'il ne peut certes pas réceptionner? «Mais enfin, vous écriez-vous devant cette excentricité, ça ne se fait pas de laisser sa porte ouverte à tout vent: outre les courants d'air, des voleurs pourraient s'introduire dans la maison!» Pour Zigomar, il n'y a pas de danger: il sait bien que les malfaiteurs ne courent pas les rues. Décidément, Zigomar, quel sacré zigoto!

■

TABLE DES MATIÈRES

L'Altruiste	15
L'Amoureux	19
L'Analphabète	23
L'Assidu	27
Le Charme	29
La Conciliatrice	33
Le Conscientieux	37
Le Dessinateur	39
La Dilettante	43
La Distraite et l'Indécis	47
L'Étonné	49
L'Érudit	51
L'Étranger/L'Exilé	55
Le Fabulateur	59
Le Flâneur	63

Le Funambule	65
Le Gourmand	69
Le Hacker	71
L'Homme pressé	75
L'Illusionniste	79
L'Indigent	83
Les Insomniaques	87
L'Insouciante	89
L'Intrus	93
La Militante	97
Le Mélomane	99
Le Mythomane	103
La Noctambule	107
L'Oisif	111
La Patineuse	115
Le Pédagogue	119
Le Piéton	121
Le Poète	125
La Porte-parole	127
Le Prodiges	131
La Somnambule	135
Le Touche-à-tout et le Bon à rien	139
L'Utopiste	141
Le Vantard	145
Le Zigoto	147

Le livre *Caractères* a été mis en page
par Eve-Lyne Grenon, designer graphique,
et imprimé sur les presses
de la compagnie Rapido Livre
à Montréal en mai 2022.
Photographies : François Brunelle



Caractères

Un funambulesque pas de deux

Caractères: ils sont à prendre dans le double sens de signes typographiques ou calligraphiques et de traits distinctifs propres à des personnes. Classés par ordre alphabétique de A jusqu'à Z, les récits proposent une suite d'aventures romanesque qu'accompagne un défilé de figures abstraites, leur alter ego, sous la forme de collages. Le ton qui domine tant les images que les textes tient de la légèreté et de la fantaisie mais n'exclut pas des notes de gravité.

Les *Caractères* présentés ici se démarquent des *Caractères* de leur illustre prédécesseur Jean de La Bruyère (1645-1696). En effet, ils répondent à des conceptions artistiques actuelles fondées sur la perception d'un monde disparate, inéquitable, violent. Plutôt que de déplorer cet ordre des choses, Simon Juillet et Christiane Léaud ont pris le parti de l'humour.

L'Amoureux, l'Assidu, la Conciliatrice, l'Insouciant, la Distracte, la Militante, la Patineuse... Voici les portraits de 40 personnages: femmes et hommes. Rien ne manque pour que leurs caractères soient ceux de personnes réelles. Êtres de chair ou de papier, il ne tient qu'à vous de les suivre sur le fil de leur funambulesque pas de deux.

Christiane Léaud s'est fait connaître par son exposition de collages intitulée *Robert et moi* (Galerie du Viaduc, Montréal, novembre 2020).

Simon Juillet est un pseudonyme. *Caractères* est son premier livre publié sous ce nom.